



GUSTAVE COURTOIS

FIGARO ILLUSTRÉ

Ayuntamiento de Madrid

COPYRIGHT 1894 BY BOUSSOD, VALADON AND CO.

JEUNES FILLES .

Demandez à LENTHÉRIC ses parfums doux et discrets : la Violette de France, l'Iris, le Lilas, le bouquet de l'Alliance (5 fr.)

JEUNES GENS .

Vous qui avez tant à vous plaindre du musc artificiel, demandez à LENTHÉRIC ses parfums de suprême élégance : l'Orkidée, le Foin fané, l'Iris ambré (5 fr.)

DAMES .

Vous retrouverez, Mesdames, le parfum naturel des fleurs dans la Violette de France, le Muguet, l'Héliotrope, le Jasmin ambré (5 fr.)

MESSIEURS .

Les parfums qui se mélangent le mieux à l'odeur du cigare sont le Parfum russe, Tintoret, Œillet et Orkidée (5 fr.)

Jeunes Filles * Jeunes Gens

Dames * Messieurs

Si vous voulez avoir des parfums naturels qui, comme les fleurs, attirent et que l'on aime à respirer, demandez-les à

LENTHÉRIC

Parfumeur Mondain

245, RUE SAINT-HONORÉ, PARIS

Vous recevrez gracieusement ses **CONSEILS DE BEAUTÉ** qui vous donneront le moyen de conserver une éternelle jeunesse.

TAILLEUR SPORTIF, pour Hommes, Dames & Enfants

HENRY PETIT

5, boulevard Malesherbes et 34, rue Boissy-d'Anglas — PARIS — (Madeleine)

FOURNISSEUR BREVETÉ DE L'UNION DES YACHTS FRANÇAIS & DES PLUS IMPORTANTES SOCIÉTÉS SPORTIVES D'EUROPE

COSTUMES ET ACCESSOIRES POUR TOUTS LES SPORTS :

Équitation, Vélocipédie, Yachting, Canotage, Chasse, Escrime, Jeux, etc., etc.

LA MAISON LA MIEUX ASSORTIE ET VENDANT LE MEILLEUR MARCHÉ DE TOUT PARIS

Envoi — FRANCO — sur demande, du Catalogue illustré.

A. LHÉRITIER & C^{ie}
86, Avenue de Paris — PLAINE SAINT-DENIS (SEINE)



ASSAINISSEMENT : habitations, usines, etc.
DÉSINFECTION : écuries, étables, waterclosets, etc.
HYGIÈNE DES ANIMAUX : chevaux, chiens, etc.
DESTRUCTION DES PARASITES, GUÉRISON DES DÉMANGEAISONS, DES PLAIES DES ANIMAUX.

La Lustreuse-Diamant

Nouvelle brosse de pansage en caoutchouc pour chevaux
BREVETÉE S.G.D.G.



La meilleure brosse pour lustrer la robe des chevaux, la débarrasser complètement de la bourre et des pellicules.

L'élasticité de la LUSTREUSE-DIAMANT permet de la passer sur toutes les parties du corps du cheval; elle est supportée par tous les chevaux, même les plus rétifs.
A. LHÉRITIER & C^{ie} (PLAINE SAINT-DENIS, SEINE).

VIN TONIQUE L. REYNAL

au Quinquina, Cacao & Kola frais.
Conseillé aux Convalescents et contre l'Atonie générale, l'Anémie, la Débilité, les Affections Cardiaques.
HYGIÉNIQUE & RECONSTITUANT
Prix : 3 francs Franco province par 3 B^{tes} contre mandat-poste.
L. REYNAL, Ph^{en}, 42, Boulevard du Temple, PARIS

Traitement des Migraines, Névralgies, Douleurs par la Solution titrée d'
ANTIPYRINE REYNAL
Le Flacon : 2^{fr} 50
L. REYNAL, pharmacien, 42, boulevard du Temple, Paris.
FRANCO PROVINCE PAR 5 FLACONS CONTRE MANDAT-POSTE

Parfumerie Merveilleuse

Produits Spéciaux du D^r Rose

CRÈME, LOTION, POUDRE DE BEAUTÉ

28, Rue Tronchet et 44, Rue Vignon
près le Boulevard Haussmann

PARIS



C^{ie} Coloniale CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE]
Composée exclusivement de THÉS NOIRS
La Boîte grand modèle [environ] 6 fr., petit modèle [environ] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

FABRIQUE D'EVENTAILS

H^{te} TEMPLIER

Successeur de la M^{me} V^{ve} BETHMONT

Fondée en 1772

9, Boulevard Saint-Denis, à l'entresol

PARIS

Exposition universelle 1867
Médaille de 1^{re} classe.

LE HAVRE 1868.

ÉVENTAILS FANTAISIE
EN TOUTS GENRES

ÉCRANS BREVETÉS
S. G. D. G.

SPÉCIALITÉ POUR CORBEILLES DE MARIAGE. — RÉPARATIONS

Ecrans et feuilles préparés pour peindre. — Envoi franco du Catalogue illustré. — Choix d'Éventails adressés sur demande

VELOUTINE

Poudre de Riz spéciale préparée au bismuth

HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE

Seule récompensée à l'Exposition Universelle de 1889

CH. FAY

Parfumeur, 9, rue de la Paix, Paris

ET CHEZ TOUTS LES COIFFEURS ET PARFUMEURS

Se méfier des imitations et contrefaçons. — Jugement du 8 mai 1875



Pierres
Précieuses
Diamants
Perles
Bijouterie
etc.

EXPERTISES A L'ÉTRANGER

ACHATS

aux prix maximum

PAIEMENTS IMMÉDIATS.

Spink & Son

ORFÈVRES

17 & 18, Piccadilly, LONDRES, W.

et 1 & 2, Gracechurch Street, Cornhill
LONDRES (City)

MAISON ÉTABLIE EN 1772

Sous le patronage de S. M. la
Reine d'Angleterre.

La PATE EPILATOIRE DUSSEY

Détruit les POILS DISGRACIEUX sur le visage des dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. 50 ANS DE SUCCÈS, de Hautes Récompenses aux Expositions, les Brevets de Fournisseur de plusieurs Familles régnantes et des Milliers d'Attestations garantissent l'efficacité et l'innocuité absolue de cette préparation (20 fr. la boîte pour le menton et les joues; 1/2 boîte : 10 fr., spéciale pour une légère moustache. F^{me} m^{re}.) — Le PILIVORE fait disparaître toute trace de poils follets sur les bras auxquels il communique une blancheur éblouissante. (Franco, contre mandat-poste de 20 fr. 85.)
DUSSEY, Inventeur, 1, Rue Jean-Jacques-Rousseau, Paris, ET PRINCIPAUX COIFFEURS.

Encres et couleurs de Ch. Lorilleux & C^{ie}

Ayuntamiento de Madrid

Papeteries du Marais.

Douzième Année.

Deuxième série. — N° 52.

FIGARO ILLUSTRÉ

Juillet 1894



PETIT CHAGRIN, PAR MOKOWSKY.

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Aveux, par A. ARTIGUES. — *Le Rémoleur*, par C. BROCHART.

Petit Chagrin, tableau de MOKOWSKY.

La Vie artistique : L'Exposition d'Anvers sous la pluie; impression d'ensemble; le palais des Beaux-Arts et le musée; un curieux concours; une coutume qui s'en va; Gand et Bruges; chez les Béguines; rivalités de béguinages; vierges de Memling et béguines modernes, par ARMAND DAYOT.

Un tableau de W. Turner, par A. D.

Les Livres, par T. G.

Nuit de Noces, par ERNEST DAUDET; illustrations en couleurs de F.-H. KAEMMERER.

Les Temples de Nikko, par R. DE MALHERBE; reproductions photographiques.

Amour de Saison, par VALBERT CHEVILLARD; illustrations en couleurs de M^{lle} M. GUYON.

Ne forçons point notre talent! légende comique, par A. VIMAR.

M. X..., Banquier, par JULES MOINAUX; illustrations de E. COTTIN.

COUVERTURE : *Bohémienne*, par G. COURTOIS.

La Vie artistique

CHEZ LES BELGES

L'Exposition d'Anvers sous la pluie. — *Impression d'ensemble.* — *Le palais des Beaux-Arts et le musée.* — *Un curieux concours.* — *Une coutume qui s'en va.* — *Gand et Bruges.* — *Chez les Béguines.* — *Rivalités de béguinages.* — *Vierges de Memling et béguines modernes.*

Pour la troisième fois je viens de revoir Anvers sous une pluie battante. Une fatalité climatique me poursuit lorsque je promène ma curiosité artistique sur les bords de l'Escaut, que je n'ai encore entrevu qu'à travers le brouillard épais d'un froid déluge, d'où s'échappaient, comme des beuglements douloureux, les signaux prolonges des sirènes, mêlés aux sifflements aigus des lourds paquebots.

Ah! cette promenade mélancolique et rageuse, le parapluie large-ouvert, le pantalon haut-retroussé, dans les rues de l'Exposition, rue du Caire... et autres, toutes transformées en immondes cloaques, où grouille une foule bariolée de Levantins antipathiques, de Turcs bedonnants et graves, de Congolais (les hommes du jour) grelottants sous leurs caleçons rayés, et, accroupis devant leurs huttes :

L'œil pensif, et suivant, dans nos sales brouillards,
Des cocotiers absents les fantômes épars.

Et de tout ce monde pitoyable, de tout ce décor de carton lavé à grande eau, de ces édifices tremblants et détrempés, montent comme une rumeur babélique vers le ciel inclement, les cris rauques des Aissaouas en délire, les glapissements des nègres, et les musiques énervantes des cafés maures et des divers établissements chorégraphiques où des bayadères d'un orientalisme très vague, et déjà vues au Moulin-Rouge, bouleversent tous ces braves et placides Flamands par des rotations nombrileuses tout à fait vertigineuses.

C'est comme une épave hurlante qui serait venue échouer des bords de la Seine aux bords de l'Escaut, après avoir été roulée de 1889 à 1894, dans des flots de boue.

Puissions-nous ne plus revoir ces mêmes gens au pied de la Tour Eiffel en 1900! Assez d'Orientalisme d'importation. A la longue l'odeur des pastilles du sérail et des flacons d'eau de rose donne la nausée.



Nous ne saurions trop conseiller aux personnes désireuses de visiter l'Exposition d'Anvers, de remettre leur voyage au mois d'août ou de septembre, c'est-à-dire à la veille de la clôture. La plupart des sections sont encore très incomplètement meublées et, dans les allées aux profondes ornières, de lourds camions roulent, chargés de produits divers, en éclaboussant le passant.

Disons toutefois que la section des Beaux-Arts offre aujourd'hui même le plus bel aspect d'ensemble. Si l'organisation de certaines parties n'est pas encore complètement terminée, la faute ne doit nullement en être imputée au Commissariat général de l'Exposition artistique. Les galeries Austro-Hongroises seules sont encore à peu près vides, et les œuvres destinées à y figurer n'y prendront place que d'ici à quelques semaines, lors de la clôture de l'Exposition de Vienne d'où elles seront dirigées sur Anvers.

Nous sommes obligé de constater, et cela, sans qu'un chauvinisme malséant nous dicte notre opinion, que, dans cette importante manifestation artistique à laquelle ont pris part les écoles de peinture du monde entier, l'école française occupe la place d'honneur, la place triomphante. C'est d'ailleurs aussi l'opinion de tous les visiteurs, quelle que soit leur nationalité. J'ai pu le constater à diverses reprises et j'avoue que cette constatation a fort agréablement chatouillé mon sentiment national, plus agréablement, je le confesse, que le gros succès des canons Canet, qui, avec un air méchant de serpents au repos, allongent leurs longs cols d'acier vers les paisibles promeneurs de la galerie des machines...

Cet incontestable et éclatant succès de l'exposition artistique Française, me paraît surtout devoir être attribué à la division de nos deux sociétés des Beaux-Arts, qui, exposant individuellement dans des locaux séparés, ont tenu l'une et l'autre à se présenter au grand public international, parées de leurs plus beaux habits de fête.

« Pas d'abstention » a été le mot d'ordre, et petits et grands, vélites et grognards, académiques, symbolistes, réalistes, vaporeux, pointillistes, confettistes... se sont groupés avec un patriotisme ensemble, autour des oriflammes agitées par MM. Puvis de Chavannes et Bonnat sous le ciel flamand. Décidément la concurrence a du bon.

A voir : (c'est d'ailleurs le clou de l'Exposition) la reconstitution très curieuse du vieux Anvers du XIV^e siècle, avec ses jolies maisons aux pignons dentelés, aux enseignes héraldiques, aux intérieurs bai-

gnés d'ombre lumineuse, comme dans les tableaux de Rembrandt, et où toute une population revêtue des costumes du temps, se livre avec une gravité toute flamande à des métiers divers sous l'œil surpris du visiteur, brusquement transporté en plein moyen âge.

Puis c'est le musée, très adroitement emprisonné dans l'enceinte de l'Exposition, mais toujours isolé, avec la plus louable prudence, de tout voisinage dangereux. Et, malgré cet isolement, les rassurantes précautions intérieures ne sont pas négligées, car chaque toile fixée sur un panneau de fer mobile peut, grâce à un ingénieux mécanisme, disparaître subitement, à la moindre menace d'incendie, dans les profondeurs d'un sous-sol au revêtement de métal, aux murs de ciment, et qui se transformerait tout à coup en une sorte de musée souterrain à l'abri du feu... ou d'un bombardement.

Hélas! que n'en est-il de même de notre Louvre, destiné un jour peut-être à flamber comme une torche, dans son encadrement de ministères pleins de foyers d'incendie...

Toujours la pluie, fine, droite, incessante. C'est le triste rideau du jour mourant, à travers lequel l'œil ne perçoit que la splendeur charnelle des Rubens et des Jordaens, éclaboussant de leurs insolentes rutilances les hautes murailles, pendant que les mystiques délicatesses des Van Eyck, des Messys, des Van der Weyden, des Memling... s'éteignent dans la nuit grise des salles.

Fuyons, après avoir jeté un dernier regard aux cavaliers de Sawnie-Bill et aux charmantes et intrépides nageuses du capitaine Boyton, galopant et barbotant avec une conscience artistique des plus méritoires, sous l'œil de quelques anglais impassibles sous leurs parapluies ruisselants.



Avant de faire un nouveau pèlerinage aux divins Memling de l'hôpital Saint-Jean à Bruges, j'ai voulu, « le beau brille du contraste avec le laid qu'on lui oppose » assister au traditionnel concours de grimaces qui a lieu tous les printemps dans le vieux quartier de Marolles à Bruxelles.

Cette curieuse coutume de concours de grimaces, très en vogue jadis en Belgique, qui est d'ailleurs son pays d'origine (voir le discours du chaussetier flamand Coppenole dans *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo), est, il faut le dire, en pleine décadence. Certains amateurs de ce genre d'exercice affirment même, avec des airs navrés, que le concours auquel j'ai eu le bonheur d'assister (merci mon Dieu) sera le dernier. Et de fait je n'ai jamais rien vu de plus lamentable que ces trois pelés et ce quatrième tondu qui, sans aucun entrain, sans aucune ardeur professionnelle, sans aucune conviction artistique, grimachaient par misère, pour gagner le pain de leurs enfants.

Donc plus de concours de grimaces chez nos voisins les Belges. Avis aux amateurs. Ils s'y pratiquaient cependant bien joyeusement autrefois, à Gand, à Namur, à Malines, à Termonde... Ils furent, il y a quelques années, proscrits de cette dernière localité, à la suite de l'indécente boutade d'un mauvais plaisant qui, au lieu de présenter aux spectateurs la grimace de son visage, montra...

Aujourd'hui les habitants de Bruxelles sont tout tristes de la disparition de cette vieille coutume et le *Petit Bleu*, qui est le *Petit Journal* Belge, exhale ses regrets sous une forme humoristique des plus amusantes. « ... Et maintenant c'est fini. Notre siècle n'en veut plus de ce jeu où l'humanité se moquait si plaisamment d'elle-même. Nous sommes vaniteux; et aux concours de laideur se substituent des concours de beauté où notre orgueil peut se complaire ».



Gand. Il pleut toujours. Après une station dans la vieille et belle église de Saint-Bavon devant l'*Agneau mystique* des frères Van Eyck, outrageusement repeint, je me fais conduire au trot d'un cheval étique, à travers des ruelles fort mal pavées, au *Grand béguinage*, situé dans la banlieue de la ville. « Visitez le béguinage de Gand, à l'heure des vêpres, m'avait-on dit, vous verrez rassemblées dans l'église de la Communauté six cents béguines. C'est à la fois le plus pittoresque et le plus troublant des spectacles ». Et je rêvais déjà de nonnes aux blanches figures, aux longues paupières, aux mains fluettes et diaphanes, aux yeux couleur de violettes, comme dans le missel de Juvénal des Ursins, dans les tableaux gothiques de Van der Weyden, ou dans les livres de Rodenbach... « Fouette cocher, l'heure de l'office avance ». Dans l'air mouillé tinte la cloche du salut. Me voici dans l'Eglise. Les six cents béguines sont toutes agenouillées, profondément courbées sous la bénédiction du prêtre, qui passe dans un grand geste de main au-dessus de la foule recueillie. Brusquement les béguines se redressent. Chacune enlève, avec une surprenante rapidité,

le grand voile qui lui couvre la figure et les épaules et, l'ayant plié sous forme de coiffe napolitaine, le pose sur sa tête. Ce fugitif mouvement de voiles est d'un effet très curieux et fait songer au vol tournoyant de centaines de mouettes. Puis la sortie s'opère et chaque nonne se dirige vers la petite maisonnette de briques, au pignon dentelé, où elle vit solitaire, priant Dieu et fabriquant de très jolies dentelles, dans une paix profonde dont le silence est seulement troublé par les cris rauques des choucas qui voltigent autour des grands arbres du parc. O décevante curiosité! Encore une illusion de morte! Je ne vois passer devant mes yeux, très attentifs, que de vieilles femmes à l'allure vulgaire, la plupart fort laides, et d'une laideur si caractérisée que je me crois un moment au concours de grimaces!

« A Bruges c'est mieux », me dit-on. « C'est plus recueilli et plus distingué ». Partons.

M'y voici, et, malgré les recommandations de Rodenbach, je débarque dans la gare gothique de la vieille ville, un dimanche. Hélas! les tardives modifications apportées à mon itinéraire l'ont ainsi voulu. Et pour comble d'infortune mon arrivée coïncide avec le sacre du nouvel évêque, de telle sorte qu'avec ses drapeaux tricolores qui re-

couvrent les façades des maisons, ses bourgeois endimanchés dont la foule joyeuse encombre les rues, *Bruges la morte*, m'apparaît comme un faubourg parisien le 14 Juillet, — c'est un voyage à refaire.

Mais j'ai pu cependant m'isoler dans le joli béguinage de cette ville, qui, situé tout au bord du *lac d'amour*, enclos par les eaux limpides et calmes de la Lys, semble dormir éternellement sous le dôme vert des grands arbres qui l'abritent. Et, faveur toute spéciale, j'ai pu m'entretenir assez longuement avec une des saintes habitantes de ce paradis flamand. Oh! une vraie béguine, celle-là, de haute noblesse et d'aristocratique allure : teint pâle et légèrement jauni par la claustration, front bombé, yeux à fleur de tête, lèvres décolorées au sourire mélancolique, mains fines et longues, voix lente et grave... Aussi bien que Mademoiselle Moreno elle se serait incarnée, et sans effort, dans le rôle de sœur Gudule du *Voile*. Et que de choses intéressantes elle m'a contées de cette voix mélodieusement rythmée, franchement enjouée, lorsqu'avec une ironie très sensible elle parlait des béguines de Gand, puis sérieuse lorsqu'elle répondait à mes questions sur la discipline de l'ordre.

« Mademoiselle (c'est le titre qui leur convient), savez-vous qu'on



ANCIENNE ITALIE (TABLEAU DE W. TURNER).

s'occupe beaucoup de vous en ce moment à Paris, et qu'un jeune poète de Bruges, un poète de grand talent, est fort en train de nous initier aux mystères de votre existence. »

Et la béguine de me répondre, avec un indéfinissable sourire : « Je le sais, et c'est vraiment beaucoup d'honneur qu'on nous fait là, monsieur. Mais notre existence, sans être absolument mystérieuse, échappera toujours, dans quelques-uns de ses détails, aux recherches d'un étranger, fût-il un poète de talent. »

Il eût peut-être été indiscret de ma part d'insister davantage et, après une double révérence, je fus revoir, dans l'hôpital de Saint-Jean, la chasse de la sainte Ursule de Memling, où je crus reconnaître, parmi les onze vierges martyres, la petite béguine de tout à l'heure, avec ses longues paupières baissées, ses mains fines et son sourire doucement railleur. Le modèle de Memling n'a pas changé.

ARMAND DAYOT.

UN TABLEAU DE W. TURNER

Que la générosité publique vienne en aide à l'État, qui a déjà souscrit pour la forte somme de 25,000 francs, et l'un des maîtres les plus considérables, les plus originaux de l'école de peinture anglaise du XIX^e siècle, celui que, de l'autre côté de l'eau, on appelait jadis le *Messie*, l'*Immortel*, William Turner, enfin, va faire son entrée au Louvre. Mais pour cela il faut atteindre le chiffre formidable de 200,000 francs et, par l'examen des tableaux où sont inscrits les noms des souscripteurs, nous avons pu nous convaincre que les auteurs de cette très généreuse entreprise doivent surtout compter sur la somme formée par les modestes vingt sous des visiteurs, somme qui sera considérable, car l'attraction est grande.

Et puis le monde s'en mêle. Pensez donc un peu, pouvoir dire qu'on a vu un Turner, et pouvoir répéter avec le savant critique X... : que Turner est le peintre de la lumière, le divin chantre du soleil, le subtil poète des vapeurs blondes et des brouillards d'or, le frère, en

style, de Claude Lorrain, et le père aux folles et somptueuses fantaisies de Monticelli... Avoir brusquement découvert Turner... Quelle volupté pour nos élégantes fleurs d'esthétiques, et pour les chevaliers de l'œillet jaune...

Pour ma part, je serais fort heureux que Turner prit place au Louvre, entre Constable et Bonington, bien que l'*Ancienne Italie* (200,000 francs) ne m'apparaisse pas, dans sa singularité théâtrale et fantastique, comme une de ses meilleures toiles. Combien nous préférons à cette œuvre, pleine d'arbitraire et de parti pris, le délicieux petit tableau qui figure à cette exposition sous ce titre : *Le Banquet de Guildhall*! Mais enfin, si Turner entre au Louvre, nous souhaitons vivement que sa fulgurante apparition dans notre grand musée soit le signal du transfert dans une autre salle de toutes les toiles de l'école anglaise. L'éclat rayonnant de *L'Ancienne Italie* serait impuissant à illuminer les ténèbres où sont reléguées les quelques toiles de Russel, d'Opie, de Constable, de Morland, de Beechey..., que nous possédons.

Il n'y aura donc pas moyen de consacrer à cette belle école, dont nous espérons bien voir d'ici à quelques années tous les plus brillants peintres, depuis Reynolds jusqu'à Keaburn, représentés au Louvre, la salle si doucement baignée de lumière où s'étale avec tant d'inso-

A. D.

P.-S. — Au moment où paraîtra le *Figaro illustré*, l'exposition de « Ancienne Italie » sera close; mais les souscriptions continueront à être reçues chez M. Sedelmeyer, 6, rue de La Rochefoucauld.

Les Livres

Il faut l'art consommé de M. Edouard Rod pour soutenir le titre qu'il a donné à son nouveau volume, paru chez Perrin, le *Silence*; les trois nouvelles qu'il contient semblent des pantomimes dramatiques qu'on distinguerait au travers d'un voile de gaze grise semée de

larmes et qu'exécutent des personnages désarticulés par les fatalités du cœur. Ce n'est point une critique que nous formulons ici, mais, au contraire, un éloge de l'incontestable science littéraire de l'auteur.

M. John Grand-Carteret, documentateur infatigable, a réuni, sous le titre *L'année 1893 en images*, une suite de reproductions de caricatures qui nous donne l'aspect humoristique de l'année 1893. Le principal attrait de ce volume, c'est la série des caricatures étrangères, allemandes, anglaises, italiennes, américaines, nous montrant les mêmes événements interprétés par des esprits différents.

Madame Gyp et Monsieur Bob ont l'honneur de vous faire part du mariage de *Mademoiselle Chiffon*, leur fille et sœur, etc., etc. C'est une drôle de petite créature que cette Mademoiselle Chiffon; ses manières et son langage sont bien faits pour choquer les personnes âgées, mais elle a du moins le mérite de la franchise; tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit part du cœur; c'est une impulsive compliquée de naïvetés enfantines et de roueries féminines; en tout cas, ce n'est pas une hypocrite.

Le libraire Ferroud, qui avait déjà donné aux amateurs, l'an dernier, une exquise édition du *Roi Candaule*, de Théophile Gautier, publie cette année *Une nuit de Cléopâtre*, du même auteur. M. Paul Avril a illustré ce volume, comme il avait fait pour le précédent, de nombreuses eaux-fortes très pures de dessin, très douces de gravure et très moelleuses comme tirage. Ce sont là des publications qui ont leur place assurée dans la bibliothèque des délicats.

Puisque nous parlons de Théophile Gautier, n'oublions pas le volume du premier et du plus fidèle « Gautieriste », le vicomte Spoelberck de Lovenjoul, qui, sous ce titre de *Les lundis d'un chercheur*, vient de réunir diverses études sur ses auteurs de prédilection : Théophile Gautier, George Sand, Mérimée, etc. Dans ce volume a pris place le très curieux et très complet travail de M. de Lovenjoul sur les *Projets littéraires de Théophile Gautier*, publié naguères en une plaquette épuisée depuis longtemps.

Très parisien, très vif et très féminin le *De cinq à sept* de M. Julien Berr de Turique, coquettement illustré par A. Guillaume et édité par Calman Lévy.

On retrouve dans le roman de Madame E. Caro, *l'Idole*, l'impression d'amertume, parfois cruelle, qui caractérise les productions de cet écrivain. Mais la femme sait, cependant, y mêler la note tendre et donner ainsi à son œuvre une saveur particulière.

La jolie Paimpolaise est la première d'une série de nouvelles que M. Henri Lafontaine a réunies en un volume chez Calman Lévy. Nous y retrouvons la *Chasse au loup* que le *Figaro illustré* a publiée l'an dernier. La simplicité du style, l'honnêteté des sentiments, l'entente de la mise en scène constituent le charme des œuvres de Henri Lafontaine, cet admirable acteur qu'on ne voit plus guère au théâtre, où personne ne l'a encore remplacé.

Il est malaisé de trouver la note juste entre le livre d'histoire documentaire, bourré de notes, de détails fastidieux, et le roman historique qui néglige la vérité au profit de l'histoire dramatique. Cette note M. Lucien Perey la possède : il nous le prouve aujourd'hui dans son *Roman du grand roi*; des lettres de Marie Mancini, dont l'auteur doit la communication à la bienveillance du marquis d'Havrincourt, racontent, avec de précieux détails et dans un style adorable, ses amours avec Louis XIV et la vie de cette époque. L'ouvrage est édité par Calman Lévy.

M. Hector de la Ferrière a précédé M. Lucien Perey dans cet art de rendre aimable l'érudition historique. Le seizième et le dix-septième siècle lui appartiennent, ou plutôt il leur appartient car il en connaît toute la vie, tous les mystères, tous les scandales; il en parle la langue, il en a pris les élégances. Les *Deux drames d'amour* (Anne Boleyn — Elisabeth et Essex) sont de saisissants tableaux. Dans Elisabeth et Essex l'auteur a pu, grâce à des documents inédits, suivre pas à pas et durant dix ans la politique d'Henri IV.

Je n'ai qu'à citer la réunion en volume des *Lettres de l'ouvreuse* sous le titre de *La mouche des croches*, publié chez Fischbacher. J'ai dit, le mois dernier, mon sentiment sur le genre tout particulier de Willy; comme les clowns des pièces de Shakespeare, il cache une profonde sagesse sous ses vêtements bigarrés et à travers ses grimaces et ses coq-à-l'âne.

Willy a écrit encore la préface des *Récits de Ramsès II*, un recueil qui n'a rien d'égyptien, car c'est l'œuvre anonyme d'un écrivain qui semble Belge et qui a créé une sorte de gauloiserie brabançonne des plus désopilantes.

T. G.

L'édition de l'*Annuaire des châteaux* de 1894-95 vient de paraître. Le nouveau volume a été corrigé et complété avec soin et de nombreuses améliorations ont été apportées à sa rédaction. En dehors des adresses des 40,000 châteaux de France disposées par ordre alphabétique et de la classification des châteaux par départements et par bureaux de poste, on y trouve cette année environ 3,000 notices historiques ou anecdotiques sur les principaux châteaux de notre pays et près de 240 gravures ou vignettes sur bois de ceux qui, au point de vue pittoresque ou architectural, offrent un grand intérêt.

L'*Annuaire des châteaux*, qui, aujourd'hui, a sa place marquée dans tous les salons de l'aristocratie, est un beau volume de 1,300 pages, du prix de 25 fr. — A. La Fare, éditeur, 55, rue de la Chaussée-d'Antin.

A signaler à tous ceux qui habitent le sud-ouest ou qui possèdent des relations dans cette région, l'*Annuaire du Tout-Bordeaux* pour 1894 qui vient de paraître. Edité sur le modèle du « Tout-Paris », ce volume renferme tous les renseignements désirables sur Bordeaux et la Gironde, avec les indications des résidences et des propriétés des notabilités de la noblesse et du haut commerce.

Cet annuaire est édité par le *Tout-Bordeaux*, feuille mondaine hebdomadaire, très spirituellement rédigée et très renseignée sur tout ce qui se dit et se passe depuis la Gironde jusqu'aux Pyrénées.

Jeunes Filles

Pour plaire, vous voulez avoir le teint frais, blanc et rose, demandez à Lenthéric sa Rosée Orkilia qui dissipe les boutons et feux du visage, adoucit et rafraîchit la peau, lui donne la souplesse et garantit

contre les influences de l'air. Son action sera complétée par celle de la Poudre de riz Orkidée et la Crème Orkidée.

Vous voulez aussi une abondante chevelure, ondulée, encadrant votre joli visage, la Brillantine Orkidée, le Waver et l'Eau du Waver de Lenthéric vous aideront à atteindre sûrement votre but.

Pour les mains, la Pâte souveraine et au besoin les gants gras pour la nuit, feront disparaître toute rougeur, toutes rugosités, toutes



gerçures. Vos ongles seront unis et rosés, grâce au rubis, à l'émail et à la Roséine Tintoret de Lenthéric.

Vos dents deviendront nacrées comme la perle, si vous faites usage de l'Eau dentifrice et de la pâte de Lenthéric.

Enfin, dans les Conseils de beauté de Lenthéric (245, rue Saint-Honoré), vous trouverez tous les moyens d'embellir le nez, les oreilles, toute votre personne, de même qu'il vous indiquera les parfums discrets : Violettes de France, Iris, Lilas, Bouquet de l'Alliance qui vous conviennent et vous aideront à être irrésistibles.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

La Compagnie de l'Ouest a repris, depuis le 1^{er} mai, son double service quotidien de jour et de nuit entre Paris (Gare Saint-Lazare) et Londres, par Dieppe et Newhaven. Mais, à la différence des années précédentes, le service de jour ne sera plus suspendu à l'automne; il continuera désormais pendant tout l'hiver, de sorte que la ligne Dieppe-Newhaven offrira toute l'année au public un double service de jour et de nuit (heures uniformes).

Départs de Paris : 9 heures du matin et 9 heures du soir.
Départs de Londres : 9 heures du matin et 9 heures du soir.

Billets simples entre Paris (St. Lazare) et Londres, valables pendant 7 jours : 1^{re} cl., 43 fr. 25; 2^e cl., 32 fr.; 3^e cl., 23 fr. 25. — Billets d'aller et retour entre Paris (St. Lazare) et Londres, valables pendant un mois : 1^{re} cl., 72 fr. 75; 2^e cl., 52 fr. 75; 3^e cl., 41 fr. 50.

LE FIGARO-SALON DE 1894

PAR CHARLES YRIARTE

Plus de 100 Reproductions en Phototypogravure auxquelles viennent s'ajouter SIX GRANDES PRIMES DOUBLES EN COULEURS du format 42x62 des principales œuvres de l'Exposition de la Société des Artistes Français (Champs-Élysées) et de la Société Nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars).

En vente, chez tous les Libraires et à l'Hôtel du « Figaro », viennent de paraître les fascicules suivants :

- N° 5. — Société Nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars) : grande prime double en couleurs : *Lune au crépuscule sur la plage de Katwik*, par A. STENGELIN.
N° 6. — Société des Artistes Français (Champs-Élysées) : grande prime double en couleurs : *Matin d'Avril*, par M^{me} Louise ABBÉMA.

Un fascicule : 2 francs. — Les six fascicules (franco) : 13 fr. 50

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.
ÉTRANGER, *Union postale* : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

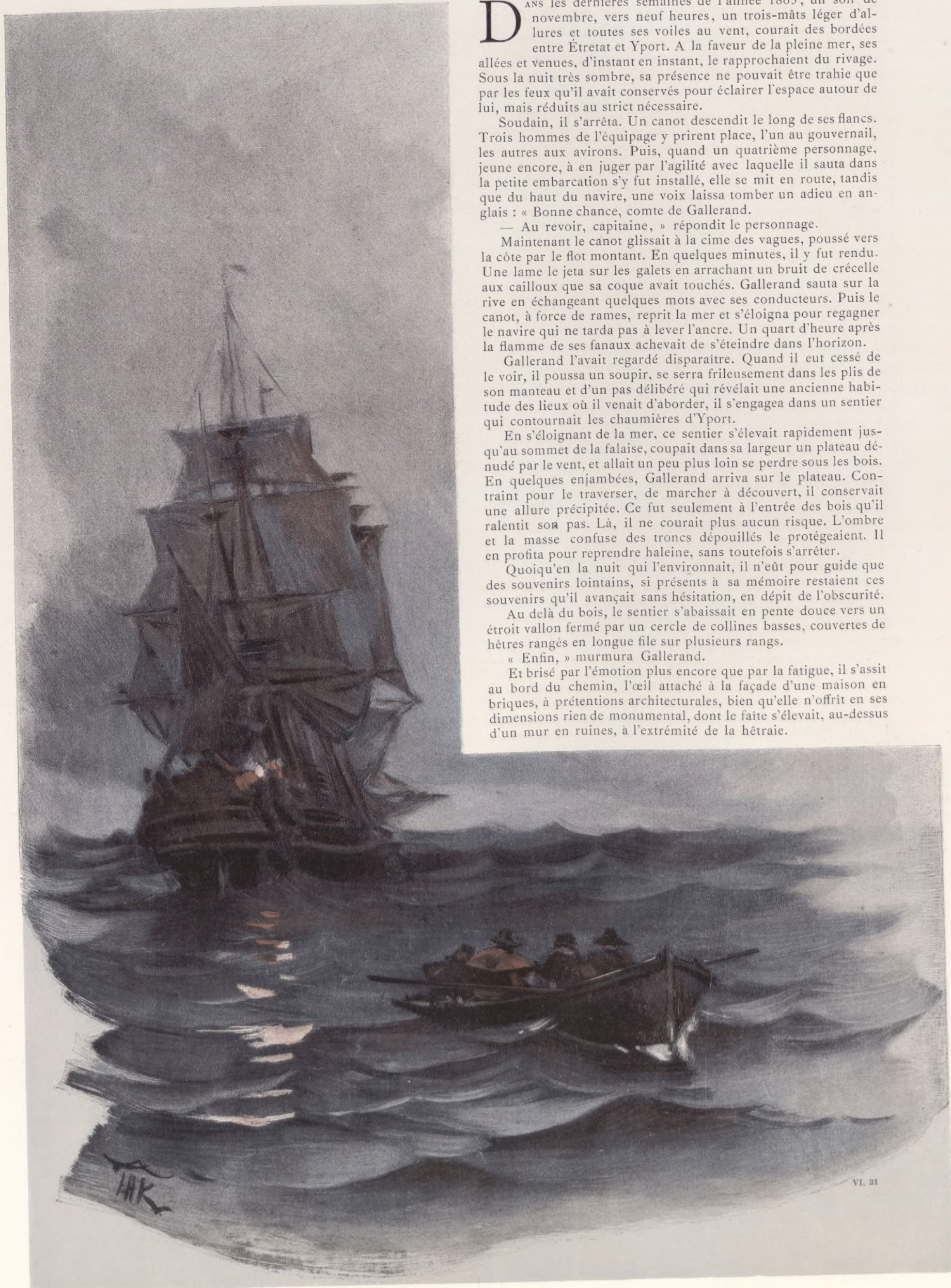
Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.

Nuit de Noces

RÉCITS DES TEMPS RÉVOLUTIONNAIRES

PAR ERNEST DAUDET



DANS les dernières semaines de l'année 1803, un soir de novembre, vers neuf heures, un trois-mâts léger d'allures et toutes ses voiles au vent, courait des bordées entre Étretat et Yport. A la faveur de la pleine mer, ses allées et venues, d'instant en instant, le rapprochaient du rivage. Sous la nuit très sombre, sa présence ne pouvait être trahie que par les feux qu'il avait conservés pour éclairer l'espace autour de lui, mais réduits au strict nécessaire.

Soudain, il s'arrêta. Un canot descendit le long de ses flancs. Trois hommes de l'équipage y prirent place, l'un au gouvernail, les autres aux avirons. Puis, quand un quatrième personnage, jeune encore, à en juger par l'agilité avec laquelle il sauta dans la petite embarcation s'y fut installé, elle se mit en route, tandis que du haut du navire, une voix laissa tomber un adieu en anglais : « Bonne chance, comte de Gallerand.

— Au revoir, capitaine, » répondit le personnage.

Maintenant le canot glissait à la cime des vagues, poussé vers la côte par le flot montant. En quelques minutes, il y fut rendu. Une lame le jeta sur les galets en arrachant un bruit de crécelle aux cailloux que sa coque avait touchés. Gallerand sauta sur la rive en échangeant quelques mots avec ses conducteurs. Puis le canot, à force de rames, reprit la mer et s'éloigna pour regagner le navire qui ne tarda pas à lever l'ancre. Un quart d'heure après la flamme de ses fanaux achevait de s'éteindre dans l'horizon.

Gallerand l'avait regardé disparaître. Quand il eut cessé de le voir, il poussa un soupir, se serra frileusement dans les plis de son manteau et d'un pas délibéré qui révélait une ancienne habitude des lieux où il venait d'aborder, il s'engagea dans un sentier qui contournait les chaumières d'Yport.

En s'éloignant de la mer, ce sentier s'élevait rapidement jusqu'au sommet de la falaise, coupait dans sa largeur un plateau dénudé par le vent, et allait un peu plus loin se perdre sous les bois. En quelques enjambées, Gallerand arriva sur le plateau. Contraint pour le traverser, de marcher à découvert, il conservait une allure précipitée. Ce fut seulement à l'entrée des bois qu'il ralentit son pas. Là, il ne courait plus aucun risque. L'ombre et la masse confuse des troncs dépouillés le protégeaient. Il en profita pour reprendre haleine, sans toutefois s'arrêter.

Quoiqu'en la nuit qui l'environnait, il n'eût pour guide que des souvenirs lointains, si présents à sa mémoire restaient ces souvenirs qu'il avançait sans hésitation, en dépit de l'obscurité.

Au delà du bois, le sentier s'abaissait en pente douce vers un étroit vallon fermé par un cercle de collines basses, couvertes de hêtres rangés en longue file sur plusieurs rangs.

« Enfin, » murmura Gallerand.

Et brisé par l'émotion plus encore que par la fatigue, il s'assit au bord du chemin, l'œil attaché à la façade d'une maison en briques, à prétentions architecturales, bien qu'elle n'offrit en ses dimensions rien de monumental, dont le faite s'élevait, au-dessus d'un mur en ruines, à l'extrémité de la hêtraie.

Cette maison c'était la sienne, la vieille demeure patrimoniale, le berceau de la famille de Gallerand, où quatorze ans avant, l'avait surpris la Révolution et d'où il s'était enfui en Allemagne. Que de douloureuses épreuves dans sa vie, depuis cette époque : la mort de ses parents, son départ pour Coblenz, son engagement dans l'armée de Condé, le licenciement de cette armée après Valmy, la déroute devant les troupes victorieuses de la République, le passage en Vendée, les horreurs de la guerre civile, les défaites sanglantes, l'écrasement final à Quiberon, l'arrivée à Londres au prix des périls les plus redoutables et, dans cette ville, une odyssee d'inénarrables misères, vingt métiers, horribles ou abjects, tentés en vain, les longues journées sans aliments et sans feu, les nuits encore plus longues sans abri et sans sommeil.

Lecomte Hector de Gallerand proscrit à cette heure, dénoncé comme conspirateur à la police consulaire, accablé par l'excès de ses maux, revenait en France au mépris des lois qui en fermaient l'accès à lui et à ses pareils et au risque, s'il était découvert, d'être arrêté sur l'heure, traduit devant une commission militaire. Son château ne lui appartenait plus. Après sa fuite, ses biens, comme tous ceux des émigrés, avaient été confisqués et mis en vente au profit de la nation. Il était donc sans droit sur le domaine dont il portait le nom. Il ignorait même à qui la propriété avait été transmise. Mais cela lui importait peu. S'il était revenu, ce n'est pas qu'il se flattât de l'espoir de rentrer en possession de l'héritage paternel dont les lois révolutionnaires l'avaient dépouillé. Une cause d'un tout autre ordre, une cause mystérieuse déterminait sa présence en ces lieux. Avant de se jeter dans une aventure où il allait jouer sa vie, il avait voulu revoir la tombe de ses parents non seulement pour y prier, mais encore pour y retrouver les débris de son opulence d'autrefois, quelques rouleaux d'or et des bijoux que jadis, dans la précipitation de sa fuite, il avait laissés enfouis en cet endroit.

Audacieuse était sa démarche. Se présenter, quoique proscrit, dans son ancienne demeure, s'exposer à être reconnu par quelqu'un de ceux qui l'habitaient, peut-être encore par celui qui avait usurpé ses droits et occupait sa place, n'était-ce pas un acte d'imprudence téméraire ? Mais il obéissait à une impérieuse obligation, étant maintenant à bout de ressources, ne pouvant s'en procurer qu'en venant puiser dans le trésor qu'il croyait intact et dont, en cette heure de détresse, il bénissait l'existence.

Deux mois avant, à Londres, où depuis Quiberon il vivait misérable et obscur, il avait fait la rencontre d'une jeune femme, française comme lui. Elle se nommait Antonia Ribert. Fille d'un ancien garde du corps de Louis XVI réfugié en Angleterre après les événements du 10 août, elle avait accompagné son père à l'étranger. Tous deux y avaient passé les mauvais jours sans trop en souffrir, Ribert ayant pu, avant de quitter la France, réaliser sa modeste fortune. Installé non à Londres où l'existence eût été par trop coûteuse à un pauvre diable tel que lui, mais à Liverpool, il avait tiré très habilement parti de son petit capital, en spéculant sur les denrées coloniales.

Antonia avait donc grandi sans connaître les privations dont,

au même moment, souffraient tant d'autres émigrés. Ayant oublié la France, parlant l'anglais comme sa langue maternelle, protégée dans la société de Liverpool par le bon renom qu'en peu d'années son père y avait acquis, elle semblait destinée à épouser quelque négociant de cette ville et à ne revoir jamais son pays. Tel était du moins l'avenir que souhaitait pour elle son père. Lui-même

ne voulait plus retourner en France où tant d'événements s'étaient accomplis depuis son départ, tragiques, inattendus, transformant les habitudes et les mœurs.

Entretenue dans ces idées, Antonia feignait de les partager. En réalité, très différentes étaient les siennes. Au moment où Bonaparte édifiait son pouvoir réparateur sur les ruines accumulées, elle avait vingt ans. Elle était belle et ambitieuse. Quoique ayant toujours vécu retirée, elle se sentait de taille à réaliser à son profit un avenir plus brillant que celui que rêvait pour elle le bonhomme Ribert. Mais, ne voulant pas laisser lire trop vite dans son jeu, elle patientait, dissimulait, attendant une occasion propre à révéler ses desseins et se contentant d'écarter systématiquement les prétendants que lui présentait son père.

L'occasion qu'elle attendait s'offrit tout à coup en des conditions

aussi douloureuses qu'imprévues. Ribert mourut subitement. L'orpheline le pleura. Puis, un beau jour, elle vendit son mobilier et quitta Liverpool, emportant son héritage, six mille livres sterling, en une lettre de crédit sur un banquier de Londres. Elle avait résolu de séjourner là quelque temps avant de se rendre à Paris où, d'ailleurs, elle ne pouvait vivre librement et à son goût qu'après s'être assurée que son nom ne figurait pas sur la liste des émigrés, ou l'avoir fait rayer.

Arrivée à Londres avec une femme de chambre, elle descendit dans une maison de famille que lui avaient indiquée des amis de Liverpool. Elle y rencontra le comte de Gallerand. Il vivait là sous un nom d'emprunt, réduit à un rang subalterne et tenant les écritures pour payer l'hospitalité qu'il recevait. Séduit par la beauté d'Antonia, il s'appliqua à lui plaire, l'intéressa à son sort. Au bout de quelques semaines, elle n'ignorait plus rien de lui, ni sa naissance, ni sa qualité d'émigré, ni sa parenté.

Toutes ces choses réunies ne constituaient pas, au premier abord, un total bien attrayant pour une créature dominatrice d'instinct. Mais un titre de comte n'était pas à dédaigner. Celui qui le portait avait trente-deux ans. Il se disait éperdûment épris. Il parlait des biens qu'il avait possédés en France, de la haute situation qu'il occuperait quand il les aurait recouvrés. Antonia se laissa convaincre, et dans l'année qui suivit la mort de son père, elle devint bel et bien comtesse de Gallerand.

Les premiers temps du mariage furent heureux. Les nouveaux époux, fixés aux environs de Londres, s'abandonnaient aux douceurs d'un amour qui promettait de ne jamais s'éteindre. Ils ne songeaient alors ni l'un ni l'autre à rentrer en France, ou, s'ils y songeaient, ils se le dissimulaient réciproquement. Les nouvelles de Paris ne présentaient rien qui fût pour les pousser à changer leur mode de vivre. Cependant, vers la fin de l'été de 1802, Antonia exprima à son mari le désir d'entreprendre des démarches à l'effet de rentrer. Elle était lasse de l'exil et de cette vie sans but. Elle voulait voir Paris, s'y fixer, se faire une place dans la société



IL S'ASSIT AU BORD DU CHEMIN (page 121).

nouvelle qui s'y formait autour de Bonaparte, devenu Premier Consul. On racontait que de nombreux émigrés, qui s'étaient décidés à se rallier au gouvernement consulaire, avaient déjà reçu la récompense de leur résolution. Aux uns, leurs biens confisqués étaient restitués; on dédommageait les autres par des faveurs et des emplois. Gallerand ayant été soldat ne pouvait-il, grâce au

nom qu'il portait, prétendre à un grade dans l'armée, et de ce grade faire un marchepied aux ambitions de sa femme et aux siennes? Il se laissa convaincre et fit parvenir au Premier Consul, par l'intermédiaire d'un ami de sa famille, une très humble pétition. Il attendit une réponse jusqu'au commencement de l'hiver. Celle qui fut faite à son avocat officieux par le ministre de la



LA COMTESSE DE GALLERAND S'EMBARQUAIT POUR OSTENDE (page 123).

police lui-même découragea brutalement ses espérances. Elle rappelait en termes d'une extrême dureté que, depuis dix ans, il avait défendu la cause des Bourbons et trempé dans tous les complots ourdis par leurs partisans. Les notes recueillies à son sujet et conservées par la police étaient trop accablantes, ses méfaits de date trop récente pour qu'on pût croire à la sincérité de son repentir et de ses protestations de dévouement au nouveau régime. En conséquence, et sans que, en aucune de ses parties, cette réponse lui permit de prévoir la fin de ses maux, on lui signifiait que le territoire français lui restait absolument interdit.

« Mais c'est l'exil durant toute votre vie ! » s'écria Antonia en apprenant le résultat des démarches qu'elle avait conseillées.

— Non, répondit Hector de Gallerand, c'est l'exil pendant le règne de l'usurpateur seulement, c'est-à-dire pour peu de temps. Les alliés auront raison du bandit corse. Ils lui feront expier son forfait et ouvriront le royaume au souverain légitime. C'est à la suite de mon roi que je rentrerai dans mon pays. »

Antonia protestait d'un geste de doute.

« Alors vous n'y rentrerez jamais, dit-elle. Bonaparte vaincra les alliés, et les Bourbons ne recouvreront pas leur couronne.

— Il faudra donc continuer de vivre ici. Pour moi, je m'y résignerai. Avec vous, je serai heureux partout.

— Vivre ici, loin de la France ! objecta Antonia. Est-ce là ce que vous m'avez promis ?

— Ce que j'ai promis, je suis prêt à le tenir. Mais encore faut-il le pouvoir.

— Nous pourrions si vous voulez et si vous me secondez, reprit la jeune femme. Ce qu'on refuse au comte de Gallerand, peut-être l'accordera-t-on à Antonia Ribert. Je ne suis pas compromise, moi. J'ai émigré sans avoir été consultée. J'étais une enfant. J'ai dû suivre mon père. Mon nom n'est mêlé à aucun complot et je considère que si j'allais à Paris, il me serait aisé d'obtenir ma radiation et la vôtre.

— Vous vous éloigneriez de moi !

— Oh ! pour quelques semaines ; le temps de faire les démarches et de réussir. Alors, vous viendriez me rejoindre. »

Il fallut huit jours pour décider Gallerand à se séparer de sa femme et à la laisser aller seule en France. Il lui objectait sa jeunesse, son inexpérience, sa qualité d'émigrée qui l'exposait à être arrêtée en débarquant sur le sol français. Mais Antonia avait réponse à tout. Elle savait où retrouver de vieux amis de son père, des parents. Elle vivrait auprès d'eux, solliciterait leurs con-

seils, leur appui. Elle s'adresserait aussi à divers membres de la famille Gallerand dont son mari maintes fois lui avait parlé. Elle se ferait présenter au ministre de la police ; au besoin elle irait jusqu'au Premier Consul, qu'elle se flattait d'émouvoir en se jetant à ses pieds. Elle parlait avec tant d'assurance et de conviction, que peu à peu elle eut raison des résistances de son mari. A la fin de 1802, la comtesse de Gallerand, redevenue momentanément Antonia Ribert, s'embarquait pour Ostende, d'où elle devait se rendre à Paris en traversant la Belgique.

Revenu chez lui après avoir vu partir sa femme, Gallerand attendit, anxieux et triste, la lettre qu'elle avait promis d'écrire aussitôt arrivée. A cette époque le service des postes ne fonctionnait que très imparfaitement et les relations entre la France et l'Angleterre se compliquaient de l'état d'hostilité dans lequel avaient longtemps vécu les deux pays, et des défiances qui y survivaient. Depuis le traité d'Amiens, la paix régnait entre eux. Mais déjà cette paix était menacée. Personne ne croyait plus à sa durée. Bonaparte dissimulait à peine les dispositions qui allaient aboutir d'abord au camp de Boulogne et ensuite au blocus continental. D'autre part, la police française, tenue au courant des menées des émigrés, surveillait sans relâche les correspondances avec la Grande-Bretagne. Pour échapper à cette surveillance, les lettres devaient subir de longs détours. De Paris, elles arrivaient à Londres par l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, à moins d'être apportées par des voyageurs obligés eux-mêmes à des précautions analogues.

En de telles conditions, Gallerand avait dû s'armer de patience. Cependant, au bout d'un mois, Antonia ne donnant pas signe de vie, il commença à s'inquiéter. Puis, après l'expiration d'un nouveau délai d'égale durée, il écrivit à l'ami qu'il avait employé lors de ses premières démarches auprès du gouvernement consulaire, et chez qui Antonia devait se rendre en arrivant à Paris. La réponse qu'il reçut le consterna. Sa femme ne s'était pas présentée chez cet ami et personne ne l'avait vue. Redoutant un malheur, il eut l'idée de s'informer auprès du banquier dépositaire de la fortune d'Antonia. Mais là il apprit qu'avant de quitter Londres, elle avait retiré ses fonds en lettres de change sur la France. Alors seulement, il soupçonna la vérité, la trahison de sa femme, préparée de longue main, l'abandon dont il était victime. Le silence qu'elle persistait à garder le confirma dans ses soupçons, et les jours, les semaines, les mois s'écoulaient sans que

ce silence fût interrompu, son amour se changea en haine.

Entre temps, de graves événements s'étaient accomplis. Au printemps de l'année 1803, la paix entre l'Angleterre et la France ayant été rompue, la guerre recommençait; la surveillance exercée aux frontières françaises devenait plus rigoureuse et Gallerand se considérait comme à jamais séparé de sa femme.

Peut-être se fût-il résigné à son infortune s'il eût possédé de quoi vivre. Mais dépourvu de ressources, il était retombé dans une misère pire que sa misère d'autrefois, et, frappé au cœur par la conduite d'Antonia, il ne retrouvait plus en lui, pour lutter, l'énergie qui l'avait soutenu naguères.

C'est ainsi qu'après de longs jours d'attente vaine, las de souffrir, préférant la mort à l'horrible vie dont le fardeau l'écrasait, il se décidait à un parti désespéré et partait pour la France. Au risque de périr dans cette entreprise, il voulait retrouver Antonia et se venger d'elle. C'était un homme affolé, un amant trahi, un époux outragé qu'un navire anglais venait de jeter sur la rive normande, et qui rôdait comme un voleur autour du château de Gallerand, cherchant à y pénétrer pour s'emparer du trésor qu'il y avait caché jadis.

Dans le mur d'enceinte, le temps avait fait plusieurs brèches. C'est par l'une d'elles qu'il pénétra dans le parc, en écartant les broussailles qui remplissaient le vide entre les pierres renversées. Il passa sous les croisées du château d'où tombaient, à travers les persiennes closes, des lueurs qui prouvaient que ceux qui l'habitaient ne dormaient pas encore. Le cœur étreint par l'angoisse, mais soutenu par l'espoir de réussir dans sa tentative, il atteignait une petite chapelle qui s'élevait sur la droite, derrière un rideau d'arbres dont le vent de mer, à force de souffler sur leurs cimes, avait tordu les branches.

La chapelle, avec son fronton gothique et ses fenêtres en ogive, les arbres avec leurs troncs robustes, les pelouses nues, tout était enseveli en d'épaisses ténèbres. Mais ces lieux étaient aussi familiers à Gallerand que s'il ne les eût jamais quittés. Il les parcourait avec la sûreté que donne l'habitude. Avec une égale sûreté, il poussa la porte de la chapelle, une vieille porte dont le temps et l'humidité de l'air avaient rongé le bois et couvert de rouille les ferrures. Elle céda sous sa main; aussitôt qu'il l'eut franchie, il pénétra sous la voûte. Grâce à un briquet qu'il tira

de sa poche et à une lanterne de petite dimension qu'il portait sur lui, elle s'éclaira d'une lueur tremblante.

En une minute, il se fut rendu compte des détériorations qu'avait subies le monument durant sa longue absence. Sur les murailles, de larges tâches de moisissures révélaient l'action destructive des années. Les vitraux peints avaient perdu l'éclat de leurs couleurs. Des gravats tombés des voûtes souillaient les dalles. Tout au fond de la chapelle, l'autel s'affaissait, en ruine, dépouillé de tout ornement, son tabernacle violé, grand ouvert.

Derrière l'autel, une pierre tombale marquait l'entrée du caveau où reposaient ses chers morts. Il s'agenouilla sur cette pierre. Durant quelques instants il y resta, immobile et recueilli. Puis, se levant, il se mit à compter les dalles qui s'étendaient à la gauche du tombeau. A l'aide d'un outil en fer dont il s'était muni, il souleva la cinquième. En s'écartant, elle découvrit un trou noir. C'est là qu'étaient enfouis l'or et les bijoux qu'il venait chercher. Il y plongea la main, sans hésiter...

Soudain il se redressa, en étouffant un cri de stupeur. Le trou était vide; le trésor avait disparu.

Si notre héros, au lieu d'arriver dans la soirée au château de Gallerand, s'y fût présenté avant le déclin du jour, il eut surpris un spectacle et des entretiens qui auraient déchiré en un instant le voile mystérieux dont restait encore enveloppée pour lui la conduite d'Antonia.

Au seuil du château, vers quatre heures, un jeune paysan se tenait immobile, les yeux fixés sur la route qui longeait le mur du parc. De temps en temps, il tirait de la poche de son gilet une massive montre d'argent qu'il interrogeait d'un regard où se trahissait l'impatience de l'attente; puis il retombait dans son immobilité.

Soudain, une vieille femme sortit de la maison.

« Ils peuvent arriver quand ils voudront, dit-elle. Tout est prêt pour les recevoir.

— N'avez-vous rien oublié, mère ? demanda-t-il.

— Rien. Dans la grande chambre du premier étage, il y a bon feu et le lit est fait. Dans la salle à manger, le couvert est mis, et dans la cuisine le souper mijote. C'est égal, soupira-t-elle, qui m'eût prédit, il y a quinze ans, qu'un jour viendrait où je serais



...LE TROU ÉTAIT VIDE (page 124).

là comme j'y suis, attendant de nouveaux maîtres, des maîtres qui ne seraient pas des Gallerand ?

— Les Gallerand, répéta son fils, cessez de songer à eux, mère, ils sont morts, et si leur unique héritier est encore de ce

monde, probablement il ne songe guère à vous à cette heure.

— Qu'en sais-tu, garçon ? Je me figure, au contraire, que souvent sa pensée le ramène dans sa maison auprès de sa vieille Simone ! Il m'aimait bien, notre pauvre comte Hector. Tu ne l'as



Et il saisissait Antonia de ses mains enfiévrées (page 127).

pas connu, toi. Tu étais un enfant quand il est parti. Mais moi qui l'ai vu grandir, je ne puis l'oublier.

— Ne l'oubliez pas, soit, mais renoncez à parler de lui, maintenant que les autres vont arriver !...

— Est-ce donc un crime, Jean, de parler des maîtres dont on n'a reçu que des bienfaits ? » s'écria Simone.

Il y avait de la colère et de la douleur dans ce cri, une expression de révolte. Jean se rapprocha de sa mère, et très tendre, cette fois, il reprit : « Non, ce n'est pas un crime. Mais ceux que nous attendons et à qui nous devons nous efforcer de plaire, puisque nous avons consenti à rester à leur service, n'ont pas besoin de savoir que vous regrettez les anciens.

— Je ne le dirai pas, sois-en sûr, mon Jean ; je garderai mes regrets pour moi. Ce n'est pas que j'aie à en rougir, mais tu as raison, il vaut mieux se taire. C'est plus prudent. Avec des gens qu'on ne connaît pas...

— Nous connaissons la femme.

— Oh ! si peu. Elle est venue de Paris une fois, cet été, pour visiter le domaine qu'elle avait acheté par correspondance et par l'entremise du notaire, sans l'avoir vu.

— Ce qui prouve qu'elle est riche... Si elle l'est autant qu'elle est jolie...

— Jolie, c'est certain ; bonne, c'est autre chose. Nous le saurons plus tard. Ce n'est pas en trois jours qu'on peut juger les gens. Quant au mari, il vaut peu ou beaucoup, nous l'ignorons, puisqu'ils sont mariés d'avant-hier, comme elle l'a écrit. Nous ne savons rien de lui que ce qu'elle en dit dans sa lettre. Il s'appelle Boutreau, il est fournisseur aux armées.

— Un métier où l'on gagne gros, à ce qu'il paraît !

— Gagner gros ne veut pas dire honnêtement, mon fils. Et après un silence : Monsieur Boutreau au château de Gallerand ! murmura-t-elle. Si ce n'est pas à faire pitié ! »

Brusquement, l'entretien de la mère et du fils fut interrompu. Là-bas, sur la route, le bruit d'une voiture venait de troubler la paix des champs, qu'envahissait le crépuscule.

« Retenez votre langue, mère, ordonna Jean. Les voilà. »

Une berline chargée de bagages et attelée de deux chevaux descendait la côte bon train, à travers les hêtraies, et venait bientôt s'arrêter devant le perron. Jean s'était précipité pour ouvrir la portière. Un homme sauta lestement du marchepied. Vêtu avec toute la recherche que comportaient les modes du temps, il avait un visage jeune et riant très coloré, des cheveux bruns et une physionomie de bon vivant qui prévenait d'abord en sa faveur. Ses pieds eurent à peine touché le sol qu'il se retourna, la main tendue, pour aider sa femme à descendre ; une merveilleuse créature, élégante en sa mise, d'une beauté délicate et hautaine qu'encadraient, en la poétisant, les boucles soyeuses d'une chevelure blonde sur laquelle était posé un chapeau de feutre gris, à plumes noires.

« Avez-vous reçu ma lettre ? demanda-t-elle à Simone.

— Nous l'avons reçue, répondit Simone, et les ordres de Madame sont exécutés. Mais, fit-elle avec inquiétude, Madame n'amène-t-elle pas de domestiques ?

— Non. Nous ne comptons rester ici que peu de jours.

— C'est que nous sommes seuls au château, mon fils et moi, et peut-être Madame trouvera-t-elle notre service insuffisant.

— Nous nous en contenterons, répondit gaiement la jeune femme. A la guerre comme à la guerre. N'est-ce pas, Maximilien ? » fit-elle en s'adressant à son mari.

« C'est moi qui vous servirai, chère Antonia, » répondit-il.

Antonia ! C'était-elle, Antonia Ribert, naguère l'épouse du comte de Gallerand, devenue maintenant Madame Boutreau, grâce au désordre social qui survivait à la Révolution, et auquel la main de Bonaparte n'avait encore pu mettre un terme, grâce surtout aux facilités que rencontrait alors dans les bureaux des administrations publiques toute jolie femme intrigante et habile, grâce enfin à l'absence de Gallerand contre lequel elle avait invoqué, sans courir le risque d'être démentie, les

griefs les plus propres à justifier sa demande en divorce.

Dès son arrivée en France, au spectacle des mœurs nouvelles, au contact d'un monde à peine entrevu, mais rapidement observé et étudié, elle avait compris que le nom qu'elle tenait de son mariage constituait pour elle un fardeau écrasant, qu'un mari compromis autant qu'était le sien, enchaîné par la volonté de rester fidèle à ses souvenirs que les lois nouvelles déclaraient criminels, et condamné à végéter dans l'exil, serait pour elle une

entrave. Elle s'était alors décidée à reprendre sa liberté. Renonçant à se rapprocher de la famille et des amis de Gallerand, préférant leur rester inconnue, elle ne s'était occupée d'abord que de faire rayer Antonia Ribert de la liste des émigrés.

C'est au cours de ses démarches au ministère de la police, qu'un jour, dans l'antichambre du ministre, où, perdue parmi d'innombrables solliciteurs, elle s'efforçait d'obtenir une audience, elle fut remarquée par Maximilien Boutreau. Elle ne se trompa pas au regard dont ce gros garçon l'enveloppait. Elle devina que sa beauté suggestive et pénétrante opérait sur lui et, loin de fuir ce regard brûlant, elle y répondit par une œillade encourageante. Dès ce moment, Maximilien Boutreau se fit son protecteur et son esclave.

Fournisseur des armées de la République depuis plusieurs années, il s'était enrichi rapidement. Dans le personnel gouvernemental, il comptait de nombreux amis. Dévoué comme eux à la cause de Bonaparte, dans lequel il saluait déjà le futur empereur des Français, il semblait assuré du plus brillant avenir. Il était bien l'associé qui convenait à Antonia. En quelques jours,

elle l'eut apprécié et jeta sur lui son dévolu.

Forte d'un don de séduction dont elle avait souvent expérimenté la puissance, elle ne chercha pas à ruser. Très loyalement, sans en rien cacher, elle dévoila son passé à Maximilien Boutreau, ses espérances d'avenir et le désir qu'elle avait conçu de se délivrer du mari dont elle avait embarrasé sa vie. Elle fut récompensée de sa franchise. Emmerveillé par la virilité de ce cerveau féminin, Boutreau exerça au profit d'Antonia l'influence dont il disposait. Après avoir obtenu qu'elle serait rayée de la liste des émigrés, il lui conseilla d'acheter, puisqu'elle en connaissait la valeur réelle, le château de Gallerand devenu la proie de l'une de ces compagnies de spéculateurs qui, depuis dix ans, faisaient commerce des biens nationaux. Grâce à son entremise, elle eut le domaine à bas prix. A peine entrée en possession, elle alla le visiter, fit main basse sur le dépôt d'or et de bijoux dont les vœux de Gallerand lui avaient révélé l'existence, et qui représentait une somme supérieure à celle qu'elle venait de déboursier.

Lorsqu'elle revint à Paris, après une absence de quelques jours, Boutreau réclama le prix de ses services et de ses conseils. Il aimait et sollicitait du retour.

« Votre maîtresse, jamais ! » répondit-elle à ses supplications ; votre femme, quand vous voudrez. »

L'amour l'avait affolé. Il entreprit alors de faire prononcer l'annulation du premier mariage d'Antonia. Quoique ce fût devenu moins aisé qu'autrefois de divorcer, l'application des lois sur le divorce avait engendré de si scandaleux abus que les tribunaux, en attendant une législation nouvelle annoncée par le Premier Consul, se montraient de plus en plus réfractaires aux demandes des époux qui voulaient se séparer. Mais Boutreau était puissant ; il sut employer les arguments décisifs.

Vers la fin de 1803, il apportait un jour à Antonia une décision judiciaire qui la rendait libre de se marier.

« C'est pour vous que vous avez travaillé, » lui dit-elle en le remerciant.

Quelques semaines plus tard, il l'épousait devant l'officier de l'état-civil. Le même soir, il partait avec elle pour la terre de Gallerand où, par un caprice auquel il céda sans discussion, elle voulut passer sa nuit de noces.



UN HOMME SE GLISSAIT DANS LA CHAMBRE (page 127).

Le souper des époux s'était prolongé. Onze heures sonnaient quand ils quittèrent la table d'où vingt fois l'amoureux et impatient Maximilien avait voulu arracher sa femme, et où la coquette et capricieuse créature se faisait un jeu de le retenir.

Vaincue par l'emportement des désirs qu'avaient exaspérés sa magnifique beauté et une longue attente, elle se laissait enfin entraîner vers la chambre nuptiale, préparée par la vieille Simone. Dans la cheminée monumentale, les flammes dansaient, joyeuses,

sur les bûches entassées. De leur clarté vibrante, elles avivaient l'éclat des anciennes tapisseries qui couvraient les murs. Tout un passé revivait dans cette chambre tiède et bien close où entraînait le présent. Mais pour Maximilien, comme pour Antonia, ce passé restait lettre morte. Le mystérieux logis, en ce moment où la passion en réchauffait les murailles glacées par un long abandon, n'offrait aux époux d'autre attrait que celui d'un théâtre propice aux ardeurs de leur amour.



LA JEUNE FEMME TOMBE LOURDEMENT (page 128).

Ce qu'ils éprouvaient, Maximilien, en entrant, l'exprima d'un cri passionné. « Enfin, te voilà à moi, ma bien aimée, » dit-il.

Et il saisissait Antonia de ses mains enfiévrées, l'attirait à lui. Elle ne résistait que mollement.

Comment dire à un homme qui vous aime, quand on a consenti à l'épouser, qu'on ne l'aime pas ? Car elle n'aimait pas plus son second mari qu'elle n'avait aimé le premier. En épousant celui-ci, elle n'avait été guidée, comme en épousant celui-là, que par son ambition. Aussi, décidée, pour le tromper et le mieux asservir, à feindre l'amour, conservait-elle tout son sang-froid, tandis que lui, au contact de cette femme ardemment désirée, peu à peu s'enflammait et s'affolait.

La résistance apparente d'Antonia n'était donc qu'une comédie, un moyen de pousser à son paroxysme une passion dont elle voulait faire l'instrument de ses projets et qu'elle ne partageait pas. Mais, cette comédie, rien en elle ne la trahissait. Elle avait le regard troublé, des mines effarouchées, les abandons et les révoltes, les protestations suppliantes et les soudains retours, tout ce qui convient à la femme qui veut se laisser prendre et n'ose se livrer. Et à s'efforcer de la conquérir, Maximilien Boutreau peu à peu s'exaltait. La robe, sous ses efforts, était tombée aux pieds de la rebelle. Les épaules rougissantes émergeaient nues sous le corset impuissant à les défendre, et la chevelure se déroulait sous leur blancheur en un mouvant manteau aux fauves reflets.

« Je t'aime, je t'aime ! » murmurait Maximilien.

Brusquement, elle se redressa et lui imposant silence :

« N'avez-vous rien entendu ? dit-elle.

— Quoi donc ? demanda-t-il.

— Un bruit là, à la tête du lit. De grâce, allez-y voir. »

Complaisant, mais comme à regret, il y alla.

Et, debout, l'effarement sur le visage, elle le suivait des yeux. A la tête du lit, dans la tapisserie, était pratiquée une porte. On accédait par là dans un cabinet de toilette à l'extrémité duquel une autre porte s'ouvrait sur un petit escalier conduisant aux offices. Il jeta un regard dans le cabinet et n'y vit rien d'anormal. Il revint près d'Antonia.

« Je vous le disais bien, fit-il, vous vous êtes trompée.

— Ce sont ces portraits qui peut-être m'impressionnent,

répondit-elle en désignant les tableaux accrochés aux murs. Tous ces Gallerand ont l'air de me reprocher d'être ici.

— Que peuvent-ils contre nous ? Leur image est là, mais leur corps est dans la terre depuis longtemps...

— Pas celui de leur héritier, mon premier mari. S'il allait revenir !

— Lui ! un émigré ! Je l'ai recommandé aux bureaux de la police. Jamais il ne lui sera fait grâce. »

Et de nouveau, il l'attirait...

Tout à coup, un craquement se fit entendre, pareil au premier et plus fort, si fort que cette fois Maximilien l'entendit.

« C'est à croire qu'en effet quelqu'un nous épie, » dit-il.

Il se précipitait, prenant sur la cheminée un chandelier, sur la table un pistolet apporté de Paris, en vue des mauvaises rencontres auxquelles, à cette époque, tout voyageur était exposé, et résolument entra dans le cabinet de toilette.

Anxieuse et tremblante, Antonia l'avait accompagné sur le seuil. « Appelez Jean et sa mère, » murmura-t-elle.

Il n'entendait plus. Il était engagé dans le petit escalier, convaincu que si quelque malfaiteur se trouvait dans la maison, c'est par là qu'il était venu et devait chercher à s'enfuir. Alors, oppressée par une terreur indicible, elle recula jusqu'au lit contre lequel elle attendit le retour de Maximilien.

Mais, soudain, l'épouvante glaça son sang. Par la porte que son mari avait laissée entr'ouverte, un homme se glissait dans la chambre, fermait cette porte derrière lui, et se retournant, présentait à la malheureuse la figure railleuse et hautaine du comte Hector de Gallerand. En l'apercevant, elle eut la sensation si nette que c'en était fait d'elle, qu'elle n'essaya même pas de fuir sa destinée. Ce fut l'instinct de la conservation et non un espoir qui fit monter à ses lèvres une prière.

« Pitié ! supplia-t-elle en joignant les mains.

— Avez-vous eu pitié de moi, vous ! répondit-il d'un accent brutal où se devinait son impitoyable ressentiment. Dieu m'est témoin que je ne pensais pas vous trouver ici ce soir. Tant pis pour vous, si le hasard vous met sur ma route. Vous êtes condamnée, vous allez périr.

— Hector, écoutez-moi, reprit-elle en pliant les genoux.

— Vous écoutez ! Que m'apprendriez-vous que je ne sache.

J'ai tout entendu, j'ai tout vu, et j'ai compris. Vains seraient vos mensonges. Ils ne peuvent plus vous sauver.

— Vous voulez me tuer !

— J'ai juré de me venger. Cette chambre, la chambre de mes parents, ne peut être souillée par vos criminelles amours. »

Eperdue, elle se traînait à ses pieds.

« Grâce, Hector ! implorait-elle. Accordez-moi de vivre, j'expierai. »

— Trop tard, Antonia. »

Il était terrible. L'arme que brandissait sa main s'avancait aiguë vers la gorge palpitante où tout à l'heure se promenaient les lèvres de Maximilien. Antonia voulut crier, appeler, se défendre. Cette tentative suprême fut le signal de sa fin. La lame disparut tout entière dans sa poitrine. La jeune femme tomba lourdement, frappée au cœur, la vie tranchée.

« Je n'ai rien vu de suspect, dit une voix. » C'était Maximilien. Il rentrait, sa tournée faite, avec, sur les traits, une expression de bonheur et de confiance. Il posa sur une table le pistolet et le flambeau. « Nous nous étions alarmés à tort, ma bien aimée, » continua-t-il...

Il n'acheva pas. Son regard venait de s'arrêter sur sa femme morte.

« Assassinée ! s'écria-t-il, dans un mouvement de stupéfaction et d'effroi, avant d'avoir aperçu Gallerand. »

— Frappée par moi, répondit ce dernier.

— Toi ! Bandit ! reprit Boutreau. Qui es-tu ? Allons, parle... Mais qu'importe ton nom ! C'est toi qui a commis ce forfait abominable. Tu n'attendras pas ton châtiment. »

Gallerand s'était prestement emparé du pistolet resté sur la table et menaçait son adversaire. Profitant du répit que lui laissait l'hésitation de ce dernier : « Je suis le comte Hector de

Gallerand, dit-il. Cette femme était ma femme. Elle m'avait trahi, je l'ai tuée. C'était mon droit. »

Décontenancé par l'audace de ses paroles, convaincu de sa propre impuissance à se venger, Boutreau se taisait, stupide, la tête basse. « Ma pauvre Antonia, » gémit-il, la voix étranglée par les larmes.

Implacable et ironique, Gallerand reprit : « Vous la pleurerez quand je serai sorti. Ecoutez encore, je n'ai pas tout dit. Si je renonce à vous châtier vous aussi, pour l'outrage que vous m'avez fait, et si je consens à vous laisser vivre, ce ne peut être qu'à des conditions auxquelles vous allez souscrire, à moins que vous ne préféreriez rejoindre votre femme et la mienne dans l'autre monde. »

— Des conditions ? répéta Maximilien en se raidissant pour ne pas bondir sous ces railleries.

— Ce château m'appartient, continuait Gallerand. J'entends qu'il me soit restitué, soit qu'il vous convienne de m'en offrir la propriété, soit que je sois censé l'avoir reçu par héritage de celle qui naguère portait mon nom. Et comme j'entends y vivre désormais, vous me ferez rayer de la liste des émigrés.

— Vous êtes aussi insensé que misérable ! répliqua Boutreau en haussant les épaules.

— Vous refusez, dit froidement Gallerand. Alors ne vous en prenez qu'à vous de ce qui va arriver. »

Et Boutreau vit luire à quelques centimètres de sa figure le canon du pistolet. Cette fois il ne pouvait douter des intentions de son interlocuteur.

« Dispensez-vous de commettre un nouveau crime, fit-il résigné. Je ferai ce que vous voudrez. »

— C'est bien, je prends acte de vos promesses. Si vous m'obligez à vous les rappeler, en quelque endroit que vous fussiez, je saurais vous atteindre. Tenez-vous pour averti. Encore un mot,



ET BOUTREAU VIT LUIRE LE CANON DU PISTOLET (page 128).

ajouta-t-il. Demain matin, vous partirez au petit jour. Et comme Boutreau protestait du geste : — Je le veux, ordonna Gallerand.

— Mais, votre victime, allez-vous la laisser là ! s'écria Maximilien. M'exposerez-vous à être accusé de l'avoir assassinée ? »

Gallerand secoua la tête. « Nul ne saura comment elle est morte, dit-il. Je me charge de faire part de son trépas à Simone et à son fils et de lui rendre les derniers devoirs. L'acte de décès vous sera envoyé à Paris. Vous pourrez, en y arrivant, annoncer que vous êtes veuf. Personne ne songera à soupçonner la vérité. »

Sur ces mots, il salua et sortit à reculons, sans cesser de tenir son pistolet braqué sur Maximilien Boutreau.

L'année suivante, peu de jours après l'avènement de Napoléon I^{er} au rang impérial, le comte de Gallerand était rayé de la liste des émigrés et remis en possession de tous ses biens. Marié à la fille d'un chambellan de l'Empereur, il fut nommé en 1808 sénateur de l'Empire. Sur les bancs du Sénat, il devait retrouver le baron Maximilien Boutreau qui lui-même s'était remarié et avait femme et enfants. Il y a lieu de penser qu'ils s'abstinrent de parler de l'aventure tragique à laquelle ils avaient été mêlés.

ERNEST DAUDET.

(Illustrations de F.-H. Kaemmerer.)

A. ARTIGUE



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1894 by Baussod, Valadon & Co.

AVEUX

Typographe BOUSSOD, VALADON & Co.

FIGARO ILLUSTRÉ, 1894.

LES TEMPLES DE NIKKO

PAR R. DE MALHERBE

Il y a un proverbe japonais ainsi conçu :

« Nikko wo minai outchi wa
Kekko to iou-na. »

En français : « qui n'a pas vu Nikko ne peut dire : merveilleux ». Et vraiment la nature et l'art ont fait de ce pays la chose la plus belle du Japon et l'une des plus belles du monde.

Nikko est en réalité le nom de tout un district montagneux, situé à 150 kilomètres au nord de la capitale, Tokio, mais on désigne généralement ainsi le village de Hatchi-Ishi, près duquel se trouvent les mausolées fameux de Iyeyass et de son petit-fils Iyémits, le premier et le troisième représentants de la dernière dynastie des *Shogouns*, ces maires du palais qui, pendant dix siècles, ont exercé le pouvoir souverain dont le *Mikado*, idole cachée aux yeux de la foule, n'était que le représentant nominal. Iyeyass, de l'illustre famille des Tokoungawa, un des plus grands hommes d'Etat du Japon, fut élevé à Shogounat en 1603, et transporta sa cour à Yédo où il jeta les fondements de la grande ville qui est aujourd'hui Tokio et où régnait, en 1867, son quatorzième successeur, Stotsbashi, le quinzième Shogoun de la dynastie, quand fut accomplie la révolution qui rétablit dans son intégrité le pouvoir du Mikado et inaugura l'ordre de choses actuel.

C'est en 1616 que le second Shogoun de la dynastie, Hidétada, fit construire le mausolée où les restes de son père Iyeyass furent transportés l'année suivante et autour duquel vinrent se grouper les différents édifices formant le merveilleux ensemble que l'on admire aujourd'hui.

Ces temples, consacrés d'abord au bouddhisme, ont subi depuis de partielles restaurations *shintôistes*, et les emblèmes des deux religions s'y trouvent aujourd'hui mêlés. — Bien que ce simple récit de voyageur doive éviter les allures d'une dissertation théologique, il est nécessaire, pour répandre un peu de lumière sur son objet principal, de dire ici quelques mots du *shintô*.

Le *shintô*, religion primitive des Japonais, est un mélange du culte des ancêtres semblable à celui qui existe en Chine, et d'un polythéisme analogue à la mythologie classique, et comme il arrive souvent dans ce pays-ci que ce mélange est lui-même mêlé au bouddhisme importé de Chine par la Corée vers le milieu du VI^e siècle de notre ère, comme aux nombreuses sectes de bouddhisme qui existaient déjà en Chine à l'époque de cette importation, les Japonais en ont encore ajouté de leur cru ; il résulte de tout cela un amalgame dont on trouve sans doute plus d'un exemple dans l'histoire des religions, mais qui atteint ici un tel degré de complication que les savants les plus diplômés ne l'ont encore qu'imparfaitement dé-mêlé. — Le scepticisme bon enfant des Japonais rend un culte éclectique à tous ces dieux, demi-dieux et quarts de dieu d'origines di-

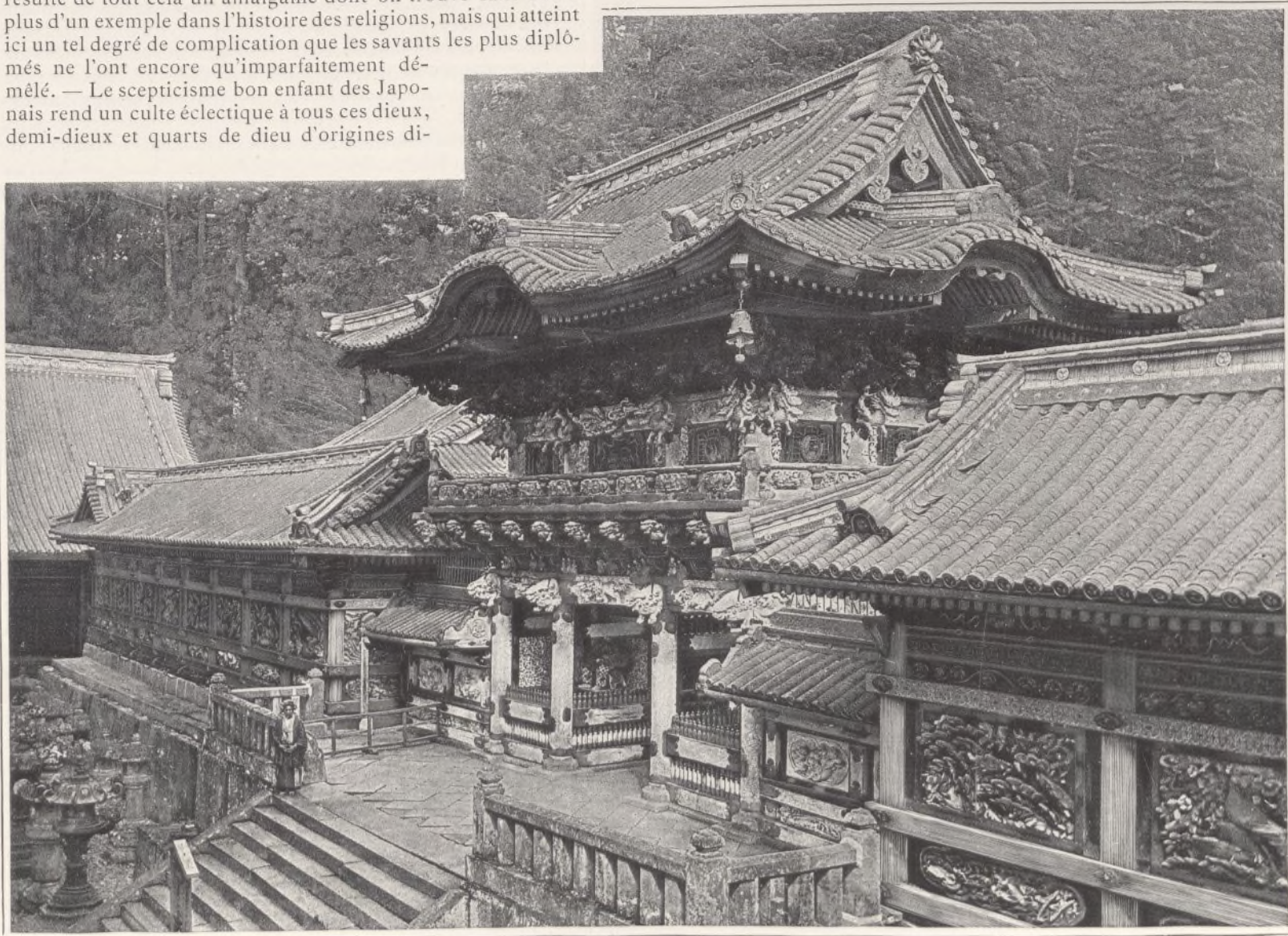
verses qui font bon ménage sous le même toit. Leurs principaux sanctuaires sont, à des époques régulières de l'année, l'objet de nombreux pèlerinages où il entre peut-être autant d'humeur voyageuse et d'amour de la nature que de ferveur religieuse.

On se rendait autrefois à Nikko par une grandiose allée de conifères appelés *sougni* dans le langage du pays, *cryptomérias* dans celui des savants, d'une espèce analogue à celle des arbres géants de la vallée de Yosémité en Californie. Cette avenue, de cinquante kilomètres de long et d'une largeur de vingt-cinq à trente-cinq mètres, qui a vu passer sous ses ombrages séculaires tant de somptueux cortèges de daimios multicolores allant porter aux mânes déifiées de Iyeyass les offrandes des Shogouns, ses descendants, n'est plus guère fréquentée aujourd'hui que par les chevaux de bât qui vont porter aux charpentiers de la plaine les produits des forêts de Nikko, rarement par des touristes restés assez fidèles au culte de la couleur locale pour préférer un voyage de quatre jours, les inconvénients variés des petites auberges, les cahos de la *djinriksha* au confort un peu prosaïque d'un trajet de sept heures par chemin de fer, depuis Yokohama.

La gare de Nikko est située à l'extrémité de cette avenue après laquelle s'étend, sur une longue pente, le village qui, comme presque tous les villages japonais, se compose d'une rue unique entre deux rangées de petites maisonnettes de bois et de papier.

Au bout de la montée, la Dayagawa court, torrentueuse, sous deux ponts, l'un en bois, sans ornement, dans l'axe de la rue, destiné aux simples mortels ; l'autre un peu à gauche, en bois aussi, mais en bois laqué de vermillon, avec des armatures de bronze doré et dont l'arc gracieux s'enlève en un vigoureux relief sur l'écume du torrent et la verdure environnante. C'est le pont qui, à l'origine était réservé aux Tokoungawa et qui, aujourd'hui, est réservé à l'Empereur et aux membres de la famille impériale.

Sur l'autre rive de la Dayagawa, à quelques pieds des ponts, une avenue monte au flanc de la colline entre deux rangées de hauts cryptomérias et aboutit à un dédale d'allées conduisant dans différentes directions à de nombreux temples, les uns grands, les autres tout petits, dont on aperçoit les toits sous le feuillage ; le pays en est plein ; quelques-uns même — ô profanation ! — sont loués aux étrangers qui viennent passer à Nikko les mois d'été. Dirigeons-nous tout de suite vers la grande attraction, le temple de Iyeyass. — On y accède par une avenue que traverse



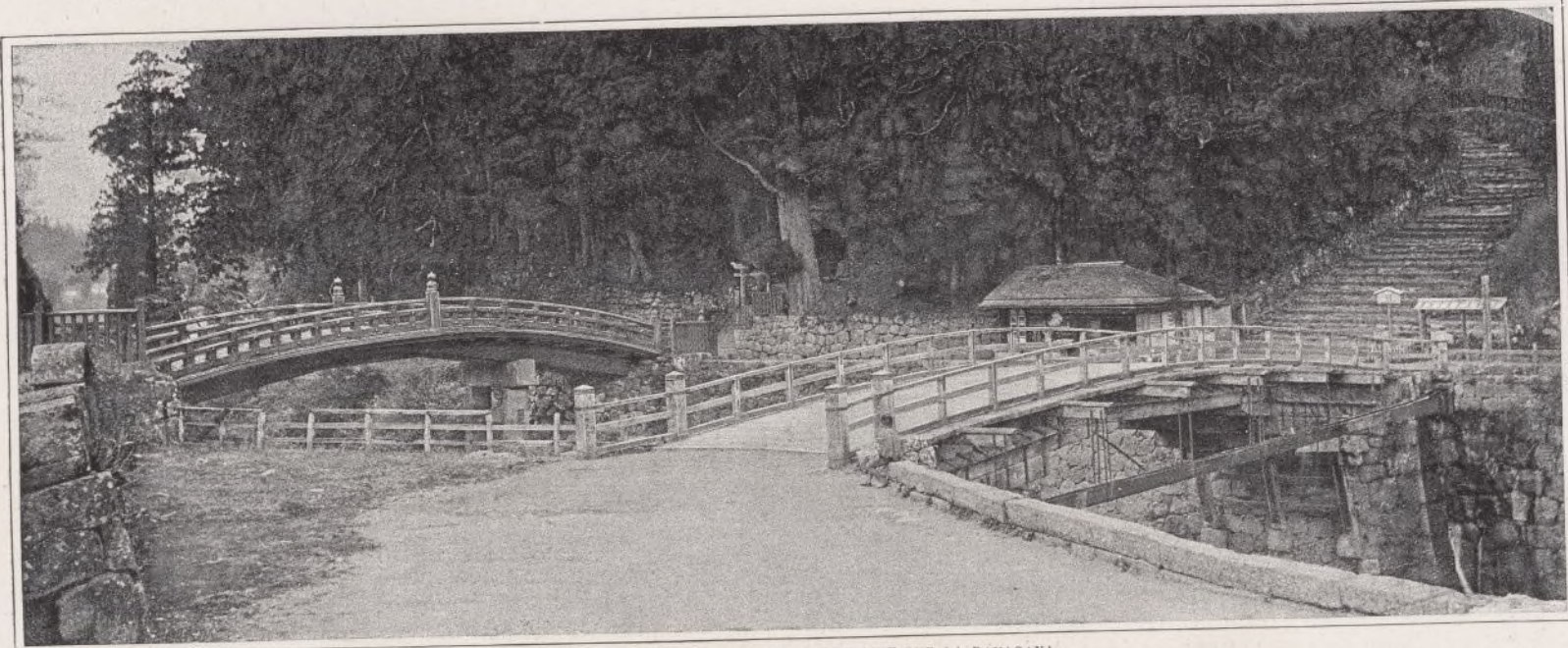
PORTE YO-MÉ-MON ET EXTÉRIEUR DU MUR D'ENCEINTE DE LA QUATRIÈME COUR.

VI. 33

dans sa longueur un clair ruisseau. Au fond de l'avenue apparaissent les premières marches du temple et, sous les sombres cryptomérias, les proues dorées des lourdes toitures.

Pour juger impartialement cette architecture qui diffère telle-

ment de tout ce que nous pouvons voir en Europe, il faut savoir s'affranchir du joug d'une trop sévère discipline classique et ne pas vouloir tout ramener à un étalon unique, absolu, de beauté, excommuniant tout ce qui s'en écarte. Condamner Notre-Dame



PONT DE LAQUE ROUGE ET PONT ORDINAIRE SUR LA DAYAGAVA.

au nom du Parthénon ou les temples de Nikko au nom de l'art gothique, c'est vouloir, par une intolérance à peu près égale, se priver des jouissances que donne l'admirable variété des manifestations du beau, c'est oublier cette étroite corrélation reconnue

depuis longtemps entre l'art, la religion, le climat. La sérénité des lignes grecques sied au pur profil des montagnes sans forêts de l'Attique et à l'azur de son ciel sans nuages, les temples grecs sont la vraie demeure de ces dieux beaux et calmes; l'art gothique convient à nos brumes du Nord et symbolise les élans de la foi chrétienne; les temples gigantesques de l'Inde sont en harmonie avec son ciel de feu et les terreurs de sa sombre mythologie; le léger minaret semble l'accompagnement obligé du palmier élané sur le clair ciel de l'Orient musulman. A juger sans parti pris, les temples de Nikko sont l'architecture qui convient le mieux à la luxuriance de la végétation environnante.

Ici moins qu'ailleurs, il ne faut jamais isoler les détails architecturaux d'un temple de l'encadrement où il se trouve placé et que l'artiste a toujours choisi avec le plus grand soin. Cette sélection fait partie de son œuvre et il a eu l'instinct que, dans un ensemble où la nature lui fournissait des éléments si grandioses, il ne pouvait lutter ou plutôt se mettre en harmonie avec elle que par des merveilles de couleur, par des miracles de patient travail.

Nous nous sommes arrêtés devant les premières marches du temple. Après les avoir gravies, nous passons sous un portique dont la pureté de lignes satisferait le plus rigide classique. Deux colonnes cylindriques, formées chacune de deux monolithes, légèrement inclinées l'une vers l'autre, réunies près de leur sommet par une traverse de pierre et enfin, posées sur le sommet, deux autres traverses de longueur inégale légèrement recourbées à leurs extrémités, telle est, avec une plaque commémorative placée entre la première traverse et les deux traverses supérieures, l'ensemble du monument, d'une grande simplicité mais d'un grand effet, surtout lorsqu'il atteint, comme ici, de grandes proportions. Ce portique qui se dresse au seuil de tous les temples shintoïstes et qui est en pierre, en métal, ou simplement en bois, se nomme un *tori*. De chaque côté du *tori*, des lanternes en pierre, à toit recourbé de pagode, sur une colonnette, complètent l'effet décoratif de cette entrée. Ces lanternes, que l'on retrouve en grand nombre aux divers étages du temple, dans les cours, et qui sont en pierre ou en bronze, sont appelées des *doro*. A gauche du portique, une svelte pagode, haute de trente mètres, travaillée comme une fine pièce d'orfèvrerie, superpose ses cinq étages à toits quadrangulaires. Un peu après la pagode et du même côté, une admirable avenue terminée par un *tori* de bronze conduit au temple de Iyémitss. L'architecture humaine ne saurait rien produire d'aussi beau que ces colonnes des grands cryptomérias surgissant du sol jusqu'à une hauteur de plus de quarante mètres et dont cinq hommes se tenant par les mains peuvent à peine enlacer la base; rien ne saurait égaler la splendeur des voûtes formées par les cimes unies et que le ciel et le soleil, à travers les interstices du feuillage, viennent consteller d'azur et d'or.

L'art généralement asymétrique des Japonais n'a rien placé à droite du portique pour faire pendant à la pagode de gauche qui se trouve être, avec le *tori*, le seul édifice important de cette première cour ou de ce premier étage du temple. Au fond de cette première cour et faisant face au *tori*, un second escalier de pierre conduit au second étage,



ESCALIER DE PIERRE CONDUISANT A LA TOMBE DE IYÉYASS.

et l'on pénètre dans la seconde cour par le « Ni-O-Mon » ou porte des Deux-Rois. Les deux colosses fortement musclés, l'un rouge et l'autre vert, qui, à l'origine, justifiaient le nom de cette porte, ont été transportés dans le temple de Iyémitss et remplacés ici par deux chimères analogues à celles que l'on retrouve si souvent dans l'architecture chinoise.

Nous voici dans la seconde cour. Sous la puissante verdure, trois notes dominent : la masse noire des énormes toitures recourbées faites de plaques de cuivre peintes, l'or qui les encadre, faisant briller au loin les trois feuilles de mauve dans un cercle, qui sont le blason des Tokoungawa, fondateurs et dieux tutélaires de ces temples, enfin le resplendissant vermillon des colonnes et des charpentes laquées qui supportent l'édifice. Sur l'entablement qui sépare les toitures des colonnes, se déploient tous les trésors de l'art décoratif des Japonais. Les sujets d'ornementation sont très variés : ce sont des grecques, des arabesques peintes à plat sur les charpentes, des animaux symboliques sculptés en haut relief, des fleurs et des feuillages patiemment fouillés dans les profondeurs du bois. Sur ces décorations d'un merveilleux fini, brillent des couleurs d'une harmonieuse splendeur de missel ; le vert, l'azur, le vermillon, avec des éclairs de blanc et d'or.

Dans cette seconde cour, nous ne trouvons pas beaucoup plus de symétrie que dans la première : à droite et en face du « Ni-O-Mon », trois bâtiments servant de magasins au mobilier du culte ; celui qui fait face au portique est orné, sous la toiture, de deux éléphants dus au ciseau du célèbre sculpteur Hidari Jingoro. A gauche du « Ni-O-Mon », l'écurie qui abrite la monture réservée aux chevauchées du dieu ; les charpentes conservent ici la couleur naturelle du bois et sont décorées de ferrures ciselées et dorées et d'un haut relief où la verve du sculpteur a fait s'ébattre, en des postures comiques, une troupe de singes. Un peu plus loin, à gauche de l'écurie, une citerne creusée dans un gros bloc de granit d'où déborde une eau sacrée, aux propriétés miraculeuses.

Un peu après la citerne, un beau portique ou *tori* en bronze, orné du blason doré des Tokoungawa, et, à gauche de ce *tori*, un petit temple, le « Kiodzo », resté consacré au bouddhisme et contenant une large armoire octogonale en laque rouge, avec de fines arabesques polychromes, tournant sur un pivot et tenant presque toute la hauteur de la pièce : c'est là que sont conservés les livres sacrés des prêtres bouddhistes.

En face du *tori* de bronze se dressent les marches qui conduisent au troisième étage du temple. La symétrie, absente aux deux étages inférieurs, apparaît ici pour la première fois. C'est le point qui présente l'ensemble le plus imposant. Parvenus à la deuxième marche, nous trouvons à droite une cloche de bronze et à gauche une grande lanterne également de bronze, toutes deux offertes, dit la tradition, par le roi de Corée et abritées par des kiosques de métal dont les toits recourbés sont ornés, aux quatre angles, de têtes d'éléphant. A droite de la cloche

et à gauche de la lanterne, deux élégantes constructions appelées l'une la tour du tocsin et l'autre la tour du tambour, se font pendant. Ces quatre édifices forment seuls une symétrie parfaite. Sur un plan un peu plus rapproché des marches on trouve à droite, sans toiture protectrice, un grand candélabre de bronze à un grand nombre de branches offert par le roi des îles Loutchou, et à gauche, sous un kiosque de métal, encore un candélabre offert par les Hollandais. Ces offrandes, lanterne et candélabres, paraissent, par leur style, avoir une commune origine européenne.

A gauche, un peu derrière la tour du tambour, s'élève un petit temple, le « Go-Hondji-Do », resté consacré au bouddhisme et qui est une pure merveille.

Sur un grand plancher de laque noire, qui ne repose pas directement sur le sol mais sur de petites colonnes, le temple s'élève avec des portes de laque noire couvertes de fines ciselures de métal doré et des colonnes de laque d'or soutenant la toiture. A l'intérieur et au centre, un petit autel de laque d'or ; sur la façade opposée à l'entrée, encore des colonnes de laque qui semblent des piliers d'or massif et, entre ces colonnes, des bouddhas resplendissants ; entre les deux colonnes du milieu et derrière le petit autel de laque d'or, un petit tabernacle surmonté d'un toit de pagode et fermé de deux portes éblouissantes. Sur leurs panneaux en-

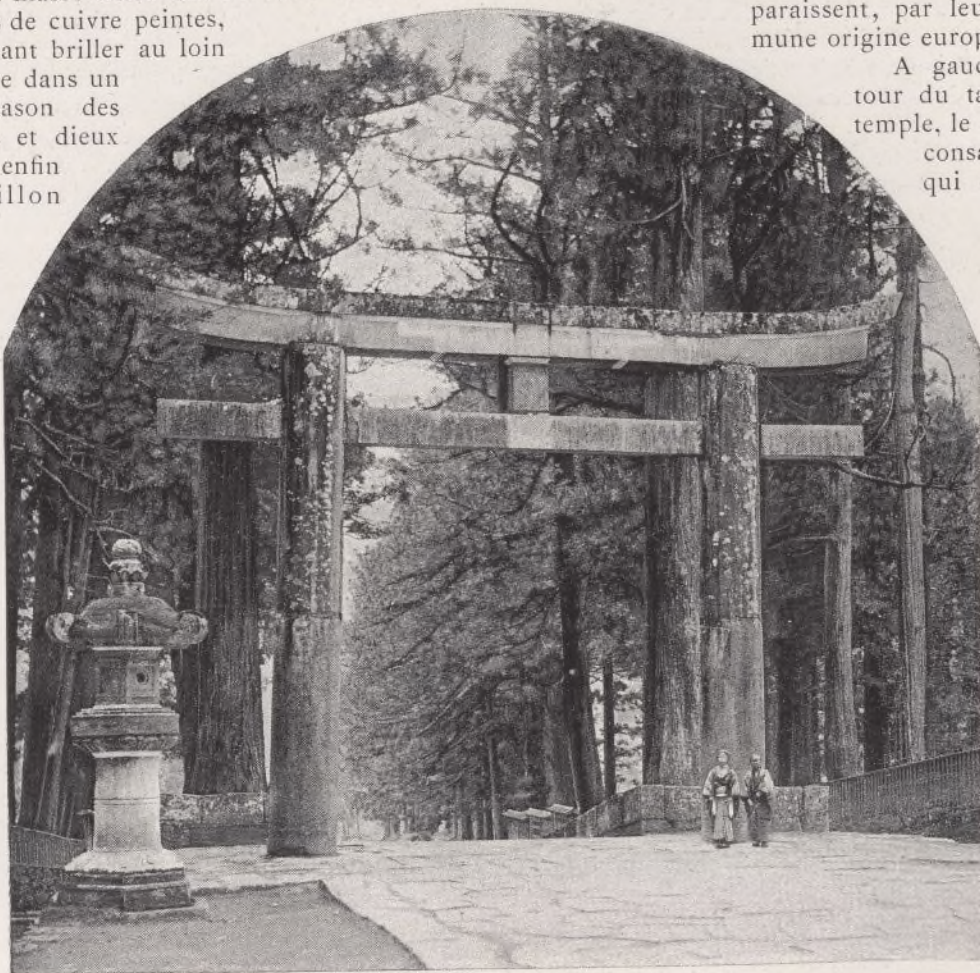
cadrés de laque noire ornée de ciselures d'or des pivoines de laque rouge admirablement sculptées s'enlèvent en relief sur un autre relief, qui est un feuillage de laque d'or. Sur la base de laque noire et de laque rouge où reposent toutes ces merveilles court un haut relief polychrome de feuillages et de fleurs.

Nous avons passé en revue la plupart des édifices remplissant cette troisième cour du temple. Au fond de la cour, une nouvelle série de marches et la porte dite « Yo-Mé-Mon » donnent accès au quatrième étage du temple. Cette porte est tout un monde fantastique de dragons encornés, de chimères grimaçantes, de groupes de personnages multicolores. Les colonnes en bois qui supportent l'édifice sont couvertes de laque blanche et d'un dessin géométrique sculpté, pareil sur sept colonnes et légèrement différent sur la huitième ; cette différence intentionnelle a pour but d'écarter la colère des dieux, qu'une trop grande perfection pour-

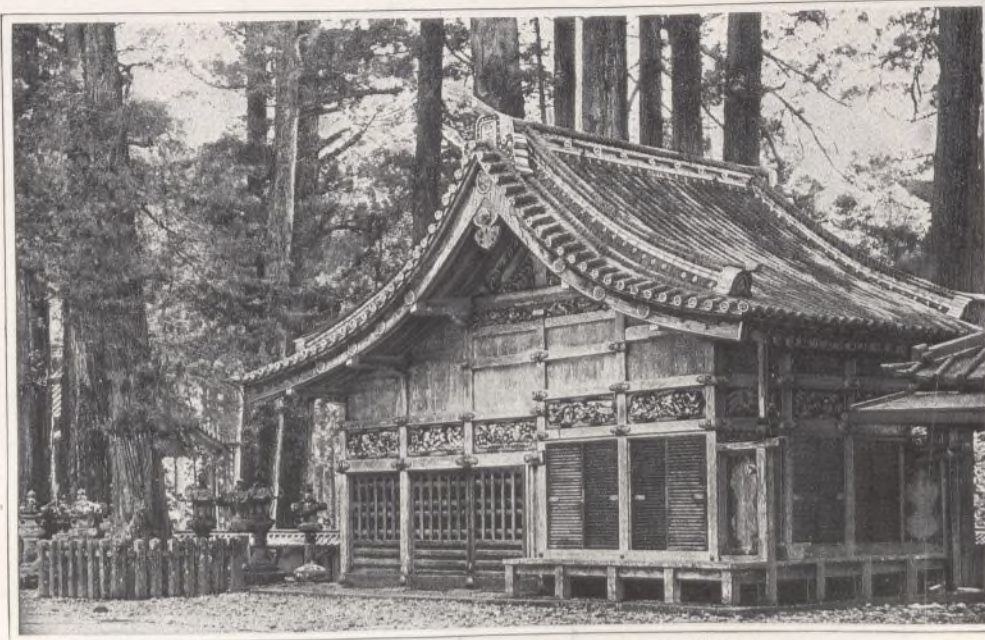
rait rendre jaloux, et l'intention est consacrée par le nom que porte la colonne, « Ma Yoké no Hashira », ou « colonne préservatrice » ; un enchevêtrement de corniches et une rangée de chimères en laque d'or complètent l'entablement au-dessus duquel court un petit balcon orné d'une nouvelle rangée de figurines finement sculptées et peintes ; au-dessus de ce balcon une nouvelle série de colonnes de laque blanche à peu près semblables à celles de la base, un nouvel entablement et enfin la toiture. Les niches entre les colonnes

de la base, qui font face à la troisième cour, abritent deux guerriers de bois peint armés d'un arc et de flèches ; les parois de ces niches sont ornées de pivoines sculptées dans le bois laqué de blanc.

La quatrième cour est entourée d'un cloître dont la paroi exté-



LE TORI, OU PORTIQUE, A L'ENTRÉE DU TEMPLE DE IYÉYASS.



ÉCURIE DANS LA DEUXIÈME COUR DU TEMPLE DE IYÉYASS.

rieure, faisant face à la troisième cour, porte d'admirables sculptures polychromes d'oiseaux, de feuillages, de fleurs, toujours en haut relief. Le pan de bois repose sur un mur de pierres moussues. A l'intérieur du cloître, on a installé un musée d'objets ayant appartenu à Iyéass, tout un trésor de précieux bibelots.

Parmi les édifices de la quatrième cour on remarque le « Kangoura-Do », estrade où s'exécute la danse sacrée dite « Kangoura », qui fait partie du culte shintoïste. La déesse « Ama-terass » ou « lumière du ciel », née de l'œil gauche du créateur « Izanangui », mère elle-même des empereurs du Japon, à la suite d'une insulte reçue de son frère « Souza-No-o », s'était retirée dans une caverne, plongeant ainsi le monde dans l'obscurité. Les autres divinités, s'assemblant à l'entrée de la caverne, cherchèrent, par de la musique et des danses, à l'attirer au dehors — et y réussirent. La danse ou plutôt la pantomime qu'exécute ici, du matin au soir, à chaque nouvelle offrande des fidèles ou des simples visiteurs, une vénérable prêtresse vêtue d'une robe rouge, d'un surplis blanc et d'une sorte de coiffe à deux longues ailes battantes, a pour but de perpétuer cette tradition.

Près de l'Estrade de la danse on aperçoit, pratiquée dans le cloître qui entoure la cour, la porte derrière laquelle deux cents marches de pierre conduisent au mausolée de Iyéass. Au-dessus de la porte le « Némouri-No Nekko » ou « chat endormi » de Hidari-Tingoro, cité dans tout le Japon comme un des chefs-d'œuvre de la sculpture nationale.

Le cloître dont il est question plus haut n'entoure la quatrième cour que sur trois de ses côtés ; le quatrième côté est occupé par la muraille de bois ciselée à jour qui entoure la cinquième cour et par la porte qui donne accès au cinquième et dernier étage du temple. On voit que l'architecte n'a pas voulu produire tout son effet du même coup, mais, en mettant son œuvre sur différents plans successifs, faire monter le spectateur émerveillé de surprise en surprise jusqu'au grand coup de théâtre final.

La porte dite « Kara-Mon », par laquelle on pénètre dans la cinquième enceinte, n'a pas les resplendissements de la porte « Yo-Mé-Mon », mais son charme plus discret n'a pas moins de séduction : elle est de laque blanche, avec des incrustations de différents bois précieux venus de la Chine et formant d'élégants bouquets de fleurs et de branchages fleuris ; leur couleur naturelle, que ne recouvre aucune peinture, ressort en douces demi-teintes sur la laque blanche des panneaux qu'encadrent les habituelles ciselures de bronze doré. Avant de pénétrer dans le sanctuaire, le visiteur doit ôter ses chaussures.

Six marches revêtues de plaques de cuivre doré conduisent au temple. Ce temple n'est pas construit directement sur le sol, mais, ainsi qu'un précieux vase de Chine sur son pied de bois de fer, il repose sur une base de laque noire ornée de bouquets de chrysanthèmes et supportée elle-même par une assise de granit. Les portes de laque d'or, ornées de pivovines sculptées en relief, sont encadrées de colonnes de laque blanche couvertes d'arabesques ciselées dans le bois ; un haut relief de fleurs peintes des couleurs même de la nature enguirlande toute la partie inférieure de l'entablement, dont la partie supérieure est un enchevêtrement de corniches laquées d'or ; la toiture est étincelante d'or.

Derrière la muraille de bois ajourée qui entoure le temple, une muraille cyclopéenne est adossée à la colline. Au-dessus de ses énormes pierres moussues s'élancent les grands conifères. Entre leurs sombres colonnades et sous le dôme du grand ciel

bleu éclatent les resplendissantes architectures qui semblent les autels d'un seul grand temple merveilleux auquel ont travaillé la nature et l'homme. Envisagé ainsi, ce majestueux ensemble peut rivaliser avec les plus splendides basiliques du monde.

La pièce qui s'allonge à l'entrée du dernier sanctuaire est un rectangle de treize mètres de long sur huit de large. De fines nattes blanches sont étendues sur le plancher, les murs sont couverts de belles peintures sur fond d'or, des colonnes de laque sculptées supportent le plafond caissonné, éblouissant : les caissons, formés par l'entrecroisement de poutrelles de laque noire avec des armatures de bronze ciselé et doré, sont ornés à l'intérieur d'un dessin uniforme, un dragon d'or sur champ d'azur dans un cercle d'or ; sur la corniche, couverte de sculptures polychromes s'alignent les portraits des principaux daïmios d'il y a deux siècles. Le riche mobilier du culte bouddhiste a fait place à celui beaucoup plus simple du culte shintoïste, son petit autel au-dessous d'un miroir circulaire de métal et un tambour à prières.

De chaque côté de cette première salle, un petit oratoire : celui de droite était réservé au Shogoun, celui de gauche au grand-prêtre du temple. Tous deux ont des plafonds caissonnés, mais de façons différentes. Les murs de ces oratoires sont couverts de peintures sur fond d'or et de panneaux de divers bois sculptés assemblés en une sorte de marqueterie en relief.

Derrière le rectangle, qui est la pièce d'entrée, et sur un plan un peu moins élevé, se trouve une autre pièce, rectangulaire aussi, la plus éblouissante de toutes, dans laquelle on descend par trois marches de cuivre doré.

La décoration est à peu près la même que dans la pièce précédente, mais encore plus délicatement finie. Devant les portes qui ferment l'entrée de la dernière chapelle, deux grands vases d'argent bruni sur des pieds de laque d'or contiennent l'un une branche de pin en bronze et en or, l'autre un bambou d'or.

Pour se rendre de ce dernier sanctuaire à la tombe de Iyéass il faut redescendre dans la quatrième cour et, passant par la porte du « Chat endormi », gravir les deux cents marches de pierres qu'encadrent d'un côté une muraille de pierres et de l'autre une balustrade tapissée de velours vert par la mousse des siècles.

La tombe est d'une richesse au moins égale à tout ce que nous avons vu déjà, mais d'une richesse sobre : on ne voit plus ici que de la pierre et du bronze, avec quelques ornements d'or, mais le bronze est un précieux alliage de cuivre, d'argent et d'or, d'une patine caressante à l'œil, comme en produisait seul le Japon à une époque où, isolé du reste du monde, il ne se préoccupait guère de la différence existant ailleurs dans la valeur de ces métaux. Un mur de pierre entoure ce lieu sacré, que ferme une imposante porte ornée d'or et gardée par deux chimères de bronze ; derrière cette porte, sur une table de pierre, trois emblèmes bouddhistes en bronze, un brûle-parfums surmonté d'une chimère, d'une cigogne dont le bec tient un chandelier de bronze doré, un vase contenant des lotus en bronze doré ; enfin, au centre de l'enceinte, sur une base de pierre à plusieurs marches, l'urne colossale en bronze surmontée d'un toit de pagode. C'est là que reposent sous des arbres géants, dans une paix que viennent seules troubler les notes profondes de la cloche du temple, le grand homme qui, tirant le Japon de la longue anarchie des guerres féodales, lui donna deux cent cinquante ans d'une paix ininterrompue, c'est là que dort le grand Iyéass.

R. DE MALHERBE.



LE TOMBEAU DE IYÉASS.



Amour de Saison

PAR VALBERT CHEVILLARD

POURQUOI donc admirons-nous tant les étrangères ? En quoi ces Américaines, ces Russes, ces Espagnoles que nous rencontrons dans nos voyages sont-elles plus captivantes que les Françaises, nos compagnes dans la vie, pourtant si jolies, si spirituelles, d'une élégance toujours précise et harmonieuse, d'une grâce toujours simple, aisée et charmante ? Est-ce l'instinct malicieux de nature qui nous porte secrètement à mélanger les races, ou bien sommes-nous attirés vers elles par la curiosité de l'inconnu, cet attrait prestigieux qu'exercent sur notre imagination les oiseaux et les plantes des pays lointains ?

Ainsi parlait Eugène Corberon, tandis qu'une jeune créole d'une beauté d'enfer, vêtue d'étoffes extravagantes, plaquée de bijoux aveuglants, traversait les groupes, trainant dans son sillage un bouillonnement d'admiration.

« Malheur à celui qui se laissera prendre par ces yeux-là. Ils l'emmèneront jusqu'au bout du monde. »

— Est-ce que vous seriez déjà pris ! dit quelqu'un.

— Oh ! moi, c'est la race saxonne qui m'impressionne, la race rose et blonde du nord. La plus belle de ces fleurs tropicales ne produit sur moi aucun effet, tandis... Mais voulez-vous que je vous dise une histoire qui m'est arrivée l'année dernière... ?

— Ah ! voyons.

— Eh bien, l'année dernière, à peu près à cette époque-ci, je quittai Paris, ayant besoin d'air, de voir de la verdure, de la neige, des choses fraîches, car les yeux sont altérés comme les lèvres. Sur la recommandation du Guide Joanne je partis pour un lieu très élevé nommé « Les Voirons », placé entre le Mont Blanc et le lac de Genève, en face des Alpes, comme une salle de théâtre offrant aux spectateurs la représentation féerique des effets de la lumière sur les neiges éternelles. Or, juste au moment de mon arrivée, des nuages qui rôdaient dans le ciel descendirent et coiffèrent le sommet du mont où l'hôtel avait été édifié, à la façon d'un éteignoir. Non seulement nous ne vîmes plus rien du tout, mais le froid devint si vif que l'on se serait cru en plein hiver. Alors la vie ressemble à celle que mènent les voyageurs sur les grands paquebots transatlantiques. Chacun apporte son talent pour tromper l'ennui général. Les uns tapent sur le piano tandis que les autres dansent, ceux-ci font des tours de cartes, ceux-là récitent des vers ; ceux qui ne possèdent aucune spécialité, se

contentent de faire la cour aux dames, et ce ne sont pas toujours les plus bêtes. Au début cela paraît drôle, original. Au bout de quelque jours c'est excédant. Tous les matins je me précipitais à ma fenêtre et je me trouvais invariablement en face d'un brouillard à couper au couteau. Néanmoins je m'obstinais, retenu par les pronostics des gens de l'hôtel, qui annonçaient chaque soir sous serment le retour du soleil pour le lendemain, et aussi par une petite Anglaise qu'on avait surnommée Miss Levrette et dont je commençais à être sérieusement épris. Ses traits irréguliers n'étaient pas jolis, mais elle avait des yeux bleus charmants et surtout possédait le fini et la délicatesse des races anciennes et pures de son pays. Lorsqu'elle courait sur les sentiers étroits de la montagne, les cheveux en liberté sur les épaules, légère et frissonnante, semblable à une feuille roulée par le vent, elle donnait l'impression de quelque chose de très rare et de très fragile qui allait inévitablement se casser. Il me prenait alors des envies folles de la saisir dans mes bras, de l'emporter et de la placer sur ma cheminée pour la mettre à l'abri des chocs et l'admirer tout à mon aise. Plusieurs fois j'avais essayé de flirter avec elle dans les coins, le soir, mais elle glissait toujours entre mes phrases comme un fin poisson d'argent à travers les mailles d'un filet trop grossier pour le retenir. Elle séjournait là avec sa mère, qui essayait de reconstituer dans l'air salubre des Alpes ses forces détruites par le climat des Indes, où son mari occupait un emploi du gouvernement. Elle apparaissait l'après-midi étendue sur une chaise longue, enveloppée de châles et de couvertures et se plongeait aussitôt dans des romans que lui envoyaient les libraires de Genève, ne s'occupant jamais de sa fille que pour lui dire avec un air de tranquillité parfaite : « Augusta, don't break your neck to-day. »

Or, un matin, Miss Levrette ayant trouvé une mouche dans son thé, déclara qu'elle irait désormais déjeuner d'une tasse de lait tiré en sa présence par une vachère qui gardait ses bêtes dans le voisinage.

Bon, pensai-je, voilà une occasion excellente, unique de rencontrer Miss Levrette seule et de la forcer à m'écouter ; mais pourvu qu'aucun autre n'ait la même idée ! Nous étions là une demi-douzaine qui nous jalouisions secrètement ; nous échangeions des politesses assaisonnées de sourires faux, et s'il fût

arrivé malheur à l'un de nous les autres en eussent ressenti une joie féroce. Un nouveau venu m'inquiétait surtout, un Italien, beau garçon, aux regards lumineux, qui chantait dans la langue de son pays des romances remplies de voyelles, languissantes et sucrées à faire vomir... En outre, il s'était signalé par l'offre d'une botte d'edelweiss, fleurs des glaciers difficiles à atteindre, qu'il se vantait d'avoir cueillies lui-même en courant des dangers, tandis qu'il les avait tout bonnement achetées à un gamin de Boège. Cette manœuvre déloyale m'avait exaspéré. J'étais nerveux, à bout de patience, disposé à chercher à tout le monde de mauvaises querelles. Bref, il fallait en finir.

Aussi, dès le matin, je m'étais mis à ma fenêtre, guettant. A huit heures Miss Levrette sortit, une tasse à la main, mal éveillée encore, roulée dans un châle comme un paquet, ébouriffée, mais éblouissante, fraîche, rose, de ce rose anglais qui ressemble à du fard et qu'aucune autre race ne possède. Ah ! la jolie et gracieuse et fine créature ! Il me semblait voir passer une des jeunes filles nées du pinceau de Josuah Reynolds ou de Thomas Lawrence, veloutées et délicieuses comme une pêche mûre du matin. Elle pénétra dans un bois d'arbres verts qui sert de parc à l'hôtel et derrière lequel se trouve le signal. On nomme ainsi un édifice construit en forme de pyramide pour offrir moins de prise au vent, qui marque le point culminant des hauteurs. Je me précipitai, de peur de la perdre de vue dans le brouillard opaque. Maintenant je me sentais très ému, stupéfait de ma détermination, et je regardais trotter ses petites bottines jaunes qui ne faisaient aucun bruit sur le sol élastique du sous-bois résineux, éprouvant une grande envie de m'en aller et cependant entraîné par une force irrésistible, comme si la jeune fille m'eût tiré à elle au bout d'une ficelle. Certes, si par hasard elle se fût retournée à ce moment, il m'eût été impossible d'articuler un traître mot. C'est une maladie connue : on se précipiterait sans hésiter sur une batterie d'artillerie prête à vous mitrailler et deux yeux de gamine où pointe une ironie vous glacent de la tête aux pieds.

Tout à coup une vache beugla. Oh, l'excellente bête ! Je l'aurais embrassée. Elle rompait le charme qui enchaînait ma langue, en me fournissant un sujet de conversation — et puis nous étions trois, car un animal est une compagnie, un témoin qui possède des yeux, des oreilles et semble faire des réflexions sur ce que vous dites. Nous atteignons la lisière du bois. Couchée dans l'herbe, immobile comme un quartier de granit écroulé là, une énorme vache rouge sommeillait sous la garde d'une petite

fillette qui tricotait un bas. Sans doute avertie, en apercevant Miss Levrette elle administra des coups de sabots à sa bête qui se dressa avec de pénibles efforts, livrant ses lourdes mamelles. Miss tendit sa tasse, qui fut pleine en un instant du liquide mousseux. Elle but gloutonnement et présenta une figure toute barbouillée de lait. Alors, tandis qu'elle se passait la langue sur les lèvres à la façon d'une chatte gourmande, je m'approchai et je lui dis : « C'est joliment bon, Miss, hein ? »

Sans paraître surprise de me voir là elle répondit avec cet accent d'outre-Manche si drôle dans la bouche des femmes, qui donne à leurs paroles une saveur aigrelette et fraîche :

« Le lait dans la pleine air, ce n'est plus du tout le même chose que dans le salle à manger.

— Alors vous reviendrez ici ?

— Yes, tous les matins.

— Vous me permettez de vous accompagner ?

— Je permettais à tout le monde.

— Vous ne comprenez pas. Si je vous demande la permission de vous accompagner, c'est une faveur que je sollicite pour moi tout seul ?

— Alors, nò. »

Je restai suffoqué. Ce « nò » tout sec me tomba sur la bouche comme une claque.

Puis, tranquillement, elle se mit à gravir les pentes qui conduisaient au signal sans plus s'occuper de moi que si je n'existais pas. Tandis que je me remettais du coup, les yeux fixés dans l'herbe comme si je dusse y trouver une phrase qui pût me tirer de là avec honneur, elle m'appela : « Oh, regardez ! Oh, que c'était curieux ! »

J'accourus.

C'était curieux, en effet. Un vent violent descendu des Alpes dispersait les nuages à nos pieds, et par de grands trous, à des profondeurs inouïes, des morceaux du lac de Genève couleurent d'azur, des terres grasses, des vignes, des villages ensoleillés apparaissaient — et jusqu'à nous montaient comme des fusées de gaieté, de joie, de lumière, éclairant la prison de fumée dans laquelle nous étions enfermés. Soudain une escadre de ces péniches à voiles latines qui portent à Genève les pierres des carrières de Meillerie tournant la pointe d'Yvoire s'avança lentement, pareille à une troupe de grands oiseaux blancs voyageurs. Miss s'écria ravie : « Des bateaux ! voyez. Oh, j'aimai les bateaux ! »

Et dans son enthousiasme enfantin elle me saisit familièrement par le bras.

Je pensai : voilà le moment psychologique. Je la tiens. Et je dis : « J'ai bien envie de descendre sur les bords du lac. On aurait le temps de faire un tour de canot avant dîner. »

Elle répondit : « Aoh, yes, c'était amusant ! »

Je me crus vainqueur. Quelle gloire d'enlever Miss et de la ramener le soir après toute une journée passée sur le lac. Quelle rentrée triomphale ! Je songeais à la rage de l'Italien et je frémissais d'aise et d'orgueil.

« Eh bien, Miss, venez avec moi, dans une heure nous naviguons. »

J'aurais certes parié que mon offre était acceptée !

Eh bien, jamais de ma vie, jamais je ne vis pareille colère. Elle me regarda d'abord avec stu-



peur, puis elle se mit à parler avec une volubilité extraordinaire, mêlant les mots français et anglais d'une façon si bizarre que je ne comprenais rien si ce n'est qu'elle était indignée de ma proposition.

C'était vraiment la peine d'habiter un lieu mortellement triste, de me consumer depuis quinze jours en grâces, en sourires, en platitudes, d'avoir passé par une quantité d'émotions énervantes, de m'être levé à une heure indue par un temps abominable pour recevoir une grêle de mots désobligeants.

Alors je pris une résolution soudaine; sans la regarder, car je me sentais capable de commettre une lâcheté si j'apercevais encore cette adorable fille, je lui dis : « Ma foi, Miss, j'étais en train de vous aimer; vous m'empêchez sans doute de faire une sottise. Adieu, je m'en vais. »

Et je me précipitai dans un chemin raviné qui s'ouvrait à pic devant nous, le lit d'un torrent par où s'enfuyaient, au printemps, les neiges fondues. Je dégringolai parmi les branches qui me fouettaient le visage, faisant des glissades épouvantables, roulant à la façon d'une pierre sans pouvoir m'arrêter.

En bas je me trouvai à Bons-Saint-Didier, tout près de la gare. Un train allait passer à destination d'Evian. J'y montai; et tandis qu'il s'éloignait j'aperçus par la portière, en l'air, le nuage dans lequel les Voirons étaient emprisonnés. Un bien-être délicieux m'envahit, cette douceur de vivre qui succède au moment où l'on vient d'échapper par miracle à une grave maladie.

Et quel bon cigare je fumai après dîner sur la terrasse de l'hôtel des bains en compagnie de Parisiennes amusantes et gaies dans la nuit bleue et légère, en face du lac immobile où se miraient les étoiles!

En arrivant j'avais expédié un garçon de l'hôtel aux Voirons pour régler ma note et chercher mes affaires. Cet homme revint le lendemain stupéfait de l'accueil qu'il avait reçu et de l'interrogatoire qu'il dut subir à mon sujet. L'hôtel était sens dessus dessous. On me croyait mort victime de quelque accident de montagne et les jeunes gens organisaient des expéditions pour fouiller les endroits réputés dangereux. A la suite des nouvelles rassurantes fournies par le garçon les esprits devinrent perplexes et les imaginations travaillèrent. On finit par conclure que je possédais un grain de folie dans la cervelle.

Mais Miss n'avait donc pas parlé? Pourquoi? Était-ce pour se divertir de l'agitation provoquée par ma disparition mystérieuse ou par une façon raffinée de me poursuivre de son mépris? Étrange et ensorcelante créature! Je me perdis en conjectures et parfois je me figurais qu'elle avait voulu ainsi me laisser d'elle un moins amer souvenir et peut-être désiré qu'il existât entre nous, par ce secret de nous seuls connu, un lien dans le vaste monde où nous devions ne nous rencontrer jamais.

La Suisse! Pourquoi ce pays merveilleux, bijou exquis, ciselé dans la nature au flanc de la vieille Europe, dont il est la parure divine, devient-il tous les ans, pendant les mois d'été, l'auberge des nations qui y versent leurs oisifs à pleins wagons? Le velours vert de ses vallées, le satin blanc de ses monts neigeux, les flots bleus de ses lacs sont souillés, déshonorés par des fourmilières humaines qui jouent à la nature comme elles joueraient au poker ou à la roulette. Aux seuls poètes et aux seuls amoureux ce pays devrait appartenir, aux beaux jeunes hommes et aux belles jeunes filles, à ceux qui sentent et à ceux qui chantent l'amour, aux âmes éprises de solitude, de mystère et d'infini. Oh, comme on comprend l'indignation de la montagne violée par ces migrations bruyantes, sa honte devant les yeux barbares qui ont regardé la tour Eiffel avec admiration! Lorsqu'il se produit un de ces cataclysmes soudains qui terrifient les populations, la société expédie ses savants pour en rechercher les causes. Ceux-ci, ayant mis leurs lunettes et étudié le sol, déclarent que l'accident était en formation depuis la création du monde. Ils ne se doutent pas que la montagne pense, qu'elle souffre et qu'elle se venge dans un accès de colère des injures faites à sa chaste beauté.

Ainsi je songeais une après-midi, dans mon bateau, au milieu du lac, en apercevant, sous l'aspect de fourmis en déplacement, une caravane de bourgeois glorieux partis le matin avec fracas pour gravir l'une des dents d'Oche, ces montagnes bizarres en forme



de faux qui dominent Evian. J'avais loué un canot, joli comme une mouette, une de ces embarcations

de plaisance qui semblent fabriquées par des artistes pour conduire les bergères de Watteau à l'île des plaisirs. La journée était magnifique. La surface unie de l'eau avait l'air d'une étoffe de soie bleue que déchiraient les vapeurs faisant le service des côtes. Dans le lointain, à travers la gaze des brumes, surgissaient les formes fantastiques des monts qui ceinturent le fond du lac. Sur le rivage, Ouchy dormait dans la verdure aux pieds de Lausanne, dont les maisons blanches grimpent les unes sur les autres dans un désordre charmant jusqu'à la vieille cathédrale qui les domine de son clocher gothique. Du côté de Genève, sur une pointe avancée, battu par le flot, le château d'Yvoire, avec ses lourdes murailles de guerre, évoquait à l'imagination, dans ce décor de féerie, des idées romantiques, des souvenirs de chevalerie. Ayant abandonné les rames, j'étais tombé dans une sorte d'engourdissement voluptueux, grisé par la beauté du spectacle, la tiédeur du jour et l'éblouissement de la lumière. C'est à se demander si le bonheur que nous poursuivons toute notre vie sans l'atteindre ne consiste pas tout simplement à regarder autour de soi et à fondre doucement son être dans la splendeur du monde.

Combien de temps demeurai-je là en extase? Je n'en sais rien, j'y serais demeuré l'éternité. Un souffle glacé venu de la vallée du Rhône me réveilla tout à coup. C'était le soir déjà. Crainte du froid je saisis les rames pour rentrer avant le coucher du soleil qui s'enfonçait derrière le mont Jorat, allumant un incendie prodigieux. Maintenant le lac avait pris une couleur d'un rose tendre exquis sur lequel couraient des frissons d'or. De tous les côtés des voiles apparaissaient ramenant les promeneurs à Evian et à Ouchy, leurs ports d'attache.

Depuis quelques instants je remarquais une voile qui venait sur moi à toute vitesse, ronde et pleine de vent. Des visiteurs qui se sont attardés à Evian, pensai-je, et qui retournent à Ouchy, car entre les deux stations rivales les relations étaient fréquentes. J'entendis bientôt le clapotis de l'eau refoulée sur les flancs de la barque et le craquement du mât léger sous l'effort de la toile tendue, puis je vis qu'une femme tenait le gouvernail et qu'elle était seule. Cela me parut tout naturel dans ce pays peuplé d'étrangères qui se livrent continuellement à des excentricités dont la moindre chez nous révolutionnerait un département. Tandis qu'au passage, par habitude, je cherchais à voir si elle était jolie, je reçus en pleine figure un « Bonsoir, monsieur » qui faillit me faire lâcher les avirons de stupeur.

« C'est vous, Miss Levrette ! Arrêtez-vous, au nom du ciel ! Je vous en supplie. »

Au bout de quelques minutes nos deux embarcations se joignirent. C'était elle, en effet, divinement jolie en canotière, plus fraîche, plus éblouissante, plus ensorce-lante que jamais.

« Oh, Miss, quelle chance de vous revoir, quel hasard et quel bonheur ! Et nous causâmes. Elle me raconta que, chassées par le brouillard qui avait persisté, sa mère et elle s'étaient installées à Lausanne provisoirement. Je demandai la permission d'aller les voir, ce qui me fut accordé de suite le plus gracieusement du monde.

— Vous n'avez pas emmené l'Italien avec vous, dis-je.

— Oh non. Il était insupportable.

— Et les autres.

— Stoupidés. Je beaucoup regrette vò. »

Elle parlait avec un abandon gentil que je ne lui connaissais pas : j'étais ému, ravi, transporté au ciel.

« Mais alors expliquez-moi donc pourquoi vous m'avez traité si durement. Je me suis creusé la cervelle... »

— Ah, voilà. C'est que vous ne savez pas fleurter, vous étiez dangereux. Tout de suite vous commettez des indiscretions. C'était une maladie francisée. »

J'avais pratiqué quelquefois ce sport du cœur qui consiste à mélanger des rayons de lune, du bleu du ciel, des mèches de cheveux, des vers de Lamartine, des fleurs fanées et des chants d'oiseaux, et cette julienne sentimentale m'était restée dans le souvenir comme quelque chose d'horriblement fadasse et nau-séabond.

Je ne cachai pas à Miss mon opinion, en l'adoucissant, de peur de choquer son idée et de lui déplaire.

« Pas du tout, dit-elle, vò comprenez pas. C'était charmant. Venez à Lausanne, je donnerai leçon à vò. »

En ce moment, dans le cadre de ces montagnes, sur ce lac rose, par ce soleil mourant qui éparpillait sur elle une poussière lumineuse, c'était bien la plus séduisante créature que l'on pût rêver, la petite sirène de cette mer des Alpes, de ces flots enchantés.

« Donnez-moi ma première leçon tout de suite, dis-je.

— Comment, ici ?

— Oui. Est-ce que nous trouverons jamais une heure plus délicate ? Je vous en prie, laissez-moi m'asseoir près de vous et je vous écouterai de tout mon cœur.

— Oh non. Je me méfiais des Francés. Demain, à Lausanne, à côté de maman, sur le promenade. »

Par je ne sais quelle sorte d'égarement, de folie soudaine, j'insistai, j'insistai gauchement, lourdement, avec des grâces de sous-officier en bonne fortune. C'était odieux, mais c'était encore plus maladroit, car je sentais bien que je l'avais conquise, je voyais clairement dans son regard adouci qu'elle écouterait demain tout ce qui me plairait de lui dire. Mais non, je m'obstinaï, je trouvais cela drôle, spirituel, glorieux, d'inquiéter cette charmante fille sans défense, isolée sur cette plaine d'eau comme au milieu du désert.

Comprenant qu'elle ne céderait pas, par surprise, oui, par surprise, ainsi qu'un malfaiteur, je tentai de pénétrer dans sa barque. Rien n'était plus aisé que de sauter dedans, mais il ne fallait pas éveiller la méfiance de Miss, qui pouvait, en ouvrant sa voile, m'échapper comme un oiseau. Insensiblement je rapprochai mon canot et lorsque nous fûmes bord à bord je me dressai tout à coup et pris mon élan.



Or, plus rusée que moi, Miss surveillait mes mouvements ; soit qu'à ce moment elle ait brusquement repoussé mon canot, soit qu'elle ait écarté sa barque par une manœuvre rapide, je manquai mon coup et tombai entre les deux embarcations avec un fracas épouvantable.

Je nage passablement en mer, sur une plage, mais là, dans trois cents pieds d'eau, étourdi par la chute, saisi par le froid, embarrasé de mes vêtements, je me mis à barbotter et je perdis la tête. Bref, j'étais en train de me noyer, lorsque

la petite main de Miss m'empoigna par les cheveux et me hissa auprès d'elle, à la place que je convoitais tout à l'heure, mais dans quel état, grand Dieu ! Toussant, crachant, ruisselant comme un chien mouillé et, ce qui est pis que tout, ridicule à mourir de honte ; je n'osais la regarder, j'avais envie de me jeter à

ses pieds, mais je devinaï, prêt à éclater sur ses lèvres, un rire si méprisant que, sans prononcer une parole, j'atteignis mon canot et j'entraï ou plutôt je m'enfonçai dedans. A ce moment elle rompit le silence :

« Je vous conseillerai de ramer vite pour ne pas attraper rhume. »

Et ce fut tout. Lorsque j'osai lever les yeux elle filait sur Ouchy, déjà loin. Il me sembla que je voyais disparaître avec cette voile fuyante la poésie, l'amour, le bonheur que le hasard avait mis un instant entre mes mains.

Puis je rentrai à Evian. Sur le quai une population m'attendait, en proie à une émotion extraordinaire. Mon accident avait été signalé du port, de façon que je représentais un événement considérable, un merveilleux sujet de conversation pour la foule désœuvrée et bavarde de cette ville de plaisirs ; il me fallut inventer une histoire avant d'aller me coucher.

Ah ! ce n'était pas un rhume que j'avais attrapé. Dans la nuit la fièvre se déclara et le délire s'empara de ma pauvre cervelle. Je dus rester quinze jours dans mon lit, grippé, perclus, furieux, extravagant.

Aussitôt sur pied je courus à Lausanne. Ces dames ne s'y trouvaient plus. Elles étaient parties pour Londres. A Londres on m'apprit qu'elles venaient de s'embarquer à Southampton pour Singapour.

Alors, désespéré et décidé à les suivre jusqu'au bout du monde, je retins ma place aux Messageries sur un paquebot qui partait dans trois jours pour les Indes.

« Et vous êtes allé à Singapour ? »

— Non. Il se trouvait sur le bateau une Parisienne dont j'ai fait la connaissance et qui m'a conseillé de m'arrêter au Caire. »

VALBERT CHEVILLARD.

(Illustrations de
M^{lle} Maximilienne Guyon.)



C. BROCHART



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1894 by Roussad, Valaden & Co.

LE RÉMOULEUR

Ayuntamiento de Madrid

M. X..., Banquier

PAR JULES MOINAUX

M. X..., banquier », telle était, dans le livret du Salon de peinture, la mention inscrite au n° 1742, désignant un portrait d'homme, la première tête venue qui ne donnait à personne l'idée de recourir au livret pour savoir quel était ce monsieur.

Cependant, deux admirateurs restaient comme cloués et en



extase devant cette tête insignifiante : un homme d'un certain âge et une jeune fille à qui il signalait quelques détails de l'œuvre, objet de leur attention.

Un visiteur du Salon, jeune homme d'environ vingt-cinq ans, surpris de l'intérêt témoigné par les deux personnages à une toile devant laquelle tout le monde passait avec indifférence, s'avança pour voir le visage de ces singuliers amateurs.

« Mais non, papa, dit à ce moment la jeune fille, ce n'est pas une tache, c'est l'ombre du nœud de ta cravate.

— Ah ! c'est le père et la fille, se dit le jeune homme ; voilà l'explication de leur station devant le tableau ; l'original s'admire dans l'œuvre qui le représente. »

Celui-ci, remarquant la présence de notre curieux :

« Regarde donc, Henriette, fit-il à demi voix, un monsieur qui contemple mon portrait. »

Et il se tourna de face devant le contemplateur ; il prit même la pose représentée sur le tableau, pour permettre au jeune homme de comparer le modèle à la peinture, ce qu'il fit en effet, dans l'intention d'être agréable à la jeune fille.

« C'est frappant, monsieur, » dit-il après comparaison complaisante.

Le brave homme, radieux, s'inclina, et il allait engager la conversation, mais Henriette, embarrassée par les regards du jeune homme, prit le bras de son père et l'entraîna.

Ernestin Lagrive (c'est le nom du jeune homme) suivit la jeune fille des yeux, et se fit cette réflexion que l'artiste aurait mieux fait d'exposer les traits de cette jolie blonde, que ceux de son père ; puis il ouvrit le livret au numéro du portrait et lut la mention ci-dessus indiquée.

« C'est un banquier, se dit-il, et père de cette charmante enfant ; l'air un peu grisette, mais rudement gentille tout de même... Ah ! le gaillard qui l'épousera ne sera pas à plaindre ; avec ça un beau-père banquier... Ce n'est pas moi qui aurai cette chance-là ; il est vrai que, dans ma position, aller demander à un banquier la main de sa fille... »

Et en effet, Lagrive ne pouvait guère songer à un semblable parti, lui qui, s'il n'avait pas, au banquet de la vie de garçon, mangé tout l'héritage de son père, mort depuis quelques années, en était au troisième service.

Sa mère, qu'il adorait, voulait l'arracher aux fréquentations du monde oisif et viveur qui l'avait aux trois quarts ruiné, et elle le suppliait pour qu'il tentât de s'allier à une bonne famille, aisée autant que possible.

« Parbleu ! celle de ce banquier, se disait-il, m'irait comme un gant, et, comme tous les gens qui espèrent ce qu'ils désirent, il se faisait cette réflexion :

« Je sais bien qu'il y a des exemples de pères très riches qui visent avant tout le bonheur de leur fille et ne s'arrêtent pas à la fortune du gendre ; je la rendrais très heureuse, sa fille, très heu-

reuse... Il a une bonne figure, ce banquier, autant que j'ai pu voir, d'un coup d'œil. »

Et examinant le portrait avec attention, il cherchait à démêler dans les traits si fidèlement reproduits quel pouvait être son caractère, ses qualités, ses défauts ; il avait un bon sourire, une bonne face réjouie, tout l'air d'un brave homme ; oui mais n'était-ce pas une figure de pose ? et une fois sorti de l'atelier du peintre, ne reprenait-il pas sa véritable physionomie ?

S'il avait su que l'original dont il étudiait la copie avec tant de soin était un simple concierge, il n'aurait probablement pas recouru à la science de Gall et de Lavater pour connaître le personnage.

Mais pourquoi la mention : « M. X..., banquier » ? Mon Dieu, un simple truc d'artiste peu connu, qui voulait paraître avoir une riche clientèle ; il s'était dit que son concierge, habillé chez un bon tailleur, ferait, en peinture, un banquier présentable, et c'est ainsi qu'au Salon il fut « M. X..., banquier ».

« Voilà un portrait, se dit enfin Lagrive, que je peux me flatter d'avoir examiné mieux que qui que ce soit, et si jamais je rencontre M. X..., banquier, fût-ce dans dix ans, il faudra que les années ou la maladie l'aient bien changé pour que je ne le reconnaisse pas. »

Il n'eut pas à faire cette lointaine expérience, car il le retrouva à la grande porte de sortie, attendant avec sa fille, la fin d'une averse que ni lui ni elle n'avaient prévue.

« Une voiture, bourgeois ? » cria au jeune homme un gamin réfugié, lui aussi, sous l'abri.

Lagrive accepta l'offre avec empressement.

« Deux voitures ! ordonna vivement le prétendu banquier, nous prendrons l'autre.

— Bien, bourgeois, répondit le gamin, et il partit à toutes jambes sous la pluie battante.

— Oh ! papa, murmura la jeune fille, une voiture, c'est bien cher. »

Le père objecta qu'on ne pouvait pas compter sur la prompte



cessation de la pluie, fit remarquer le ciel, noir de tous les côtés ; quant aux omnibus, ils étaient certainement au grand complet ; d'ailleurs, il faudrait aller les guetter sur l'avenue... et sans parapluie.

Bientôt une voiture s'arrêta devant Lagrive, le gamin en descendit : « Voilà, bourgeois, dit-il, montez.

— Et nous ? demanda le concierge.

— Je n'en ai trouvé qu'une, mais si vous voulez attendre, je vas repartir. »

Le père et la fille déçus se lamentaient : « Le galopin ne trouvera pas de voiture ! »

Et ils étaient pressés de rentrer ; la mère les attendait pour aller faire les provisions du dîner.

Lagrive devinant leur embarras, saisit le moyen qui se présentait de faire connaissance avec le banquier et sa jolie fille. Il s'avança vers eux : « Si vous voulez, Monsieur et Mademoiselle, dit-il, me faire le plaisir d'accepter deux places dans ma voiture, je serais très heureux de vous être agréable. »

Les deux invités se confondirent en remerciements.

« C'est ce monsieur qui m'a fait compliment de mon portrait, » dit le père à sa fille.

Lagrive renouvela son offre; on lui opposa timidement qu'on ne pouvait l'accepter, n'habitant sans doute pas le même quartier que l'obligeant jeune homme : ils demeuraient faubourg Poissonnière, 24.

« Je vais justement par là, » riposta celui-ci pour ne pas manquer une occasion qu'il ne retrouverait peut-être pas.

Et, sans attendre une nouvelle objection, il donna l'adresse au cocher, le prit à l'heure, fit monter ses nouvelles connaissances dans la voiture, y monta ensuite lui-même, et l'on se mit en route.

Tous ces frais de prévenance et d'amabilité pour un concierge et sa demoiselle ! et cela ne faisait que commencer ; aussi, quels enthousiasmes de reconnaissance ne souleva-t-il pas quand, apprenant au cours du voyage la passion de la jeune fille pour le spectacle, il fit connaître ses relations avec plusieurs directeurs de théâtres et offrit des billets de faveur !

Dire si ce voyage fut celui de gens heureux, si Lagrive déploya tous ses moyens de séduction, si la voiture retentit des rires d'Henriette aux histoires si amusantes qu'il raconta, tout cela serait trop long à énumérer en détail, et d'ailleurs le voyage fut si court !

« A quel nom devrai-je adresser les billets ? demanda Lagrive, avant la séparation.

— A M. Livarot, c'est mon nom, » répondit le concierge.

Et ce furent, au dernier moment, des remerciements et des poignées de main à n'en plus finir, sans compter les sourires enchanteurs de la jeune fille.

Une politesse faillit tout gâter : l'offre d'un verre par le prétendu banquier.

Lagrive, abasourdi, prétextait un rendez-vous ne lui permettant pas de s'arrêter plus longtemps, salua et, seul dans sa voiture, il se dit que les financiers sont, souvent, de basse extraction ; l'offre d'un verre lui parut la conséquence d'un manque d'éduca-



tion ; tout à ses espérances, il n'attachait pas d'autre importance à un manque de savoir vivre et dès le lendemain Livarot reçut une loge pour l'Opéra-Comique.

..

Le lendemain soir même, le père et la fille arrivaient au théâtre, dès l'ouverture des portes ; Lagrive, lui, ne poussa pas la hâte aussi loin, mais il était dans la salle avant le lever du rideau, braquant aussitôt sa jumelle vers la loge dont il savait l'emplacement ; il y vit installés ceux qu'il cherchait. Henriette l'aperçut, l'indiqua à son père et celui-ci envoya à Lagrive un salut affectueux, accompagné d'un geste l'invitant à monter ; il ne se le fit pas répéter et, quelques instants après, les serremments de mains chaleureux et les remerciements lui étaient prodigués.

« J'espérais avoir l'honneur de voir Madame, dit-il.

— Ah ! mon épouse, répondit Livarot, elle ne pouvait pas, et comme il fallait garder la loge, nous...

— Assurément, il fallait la garder, interrompit vivement le jeune homme, croyant qu'il s'agissait du billet ; le contraire m'eût désolé.

— Vous comprenez ? alors nous sommes venus seuls, ma fille et moi. »

A ce moment, un des trois coups de bâton de l'avertisseur ayant été frappé derrière le rideau, vivement notre concierge porta son bras vers la cloison, comme s'il cherchait quelque chose ; le second coup se faisant entendre : « Mais attends donc ! dit-il, est-il pressé, cet animal-là ! »

Et il continuait à chercher le cordon quand le troisième coup retentit.

« A qui en a-t-il ? » se demandait Lagrive, et il allait le questionner quand l'orchestre, attaquant l'ouverture, rappela au chercheur du cordon qu'il était dans une loge de théâtre et non dans sa propre loge.

Le premier acte fut joué à la satisfaction quelquefois bruyante de nos deux spectateurs.

A l'entr'acte, Lagrive leur proposa une promenade au foyer et offrit son bras à Henriette, radieuse d'un pareil honneur.



Tous trois étaient à peine entrés au foyer que Livarot fut violemment heurté par un promeneur. Il se retourna vivement et reconnut un ancien habitant de sa maison :

« Faites donc attention ! » cria-t-il.

Mais l'agresseur, au lieu de s'excuser, répondit par cette allusion à la profession de cordonnier de son ex-concierge :

« Qu'est-ce qui lui prend à cette espèce de gniaf ? »

Lagrive s'élança vers lui.

« Vous êtes un goujat, » lui dit-il.

Et il lui fouetta le visage de son gant.

Des cartes furent échangées, et l'insulté s'éloigna sans que Livarot et Henriette, restés à quelques pas de la scène, eussent vu cet échange.

« C'est un de mes anciens locataires qui m'en veut du congé qu'il a reçu, » expliqua le concierge cordonnier.

Lagrive, très calme, les reconduisit à la loge où il fit apporter des glaces, du punch et des gâteaux, et la soirée s'acheva gaie-ment, comme si rien ne s'était passé.

Bientôt, les témoins des deux adversaires se réunirent, et une rencontre à l'épée fut convenue pour le lendemain.

Lagrive reçut au bras une blessure légère qui, sur l'ordre du médecin, mit fin au combat, et, rentré chez lui, le blessé se dire, tout joyeux : Devant l'effusion de sympathie de ce brave banquier, dont je crois avoir fait la conquête, celle de sa fille également, après m'être battu pour lui et avoir reçu un coup d'épée, il est impossible que mon offre de devenir son gendre soit repoussée.

Obligé de garder le lit où le retenait la fièvre, conséquence de sa blessure, Lagrive s'inquiétait à la pensée de reculer, longtemps peut-être, la poursuite d'une aventure si bien commencée. Son inquiétude ne fut pas de longue durée : dès le lendemain il voyait entrer chez lui Livarot suffoqué par l'émotion ; il venait de lire dans un journal, l'altercation survenue au foyer de l'Opéra-comique, le duel et son résultat, et il accourait auprès du brave jeune homme qui s'était battu pour lui, qui avait exposé sa vie pour lui, et le reconnaissant concierge se mit à verser des larmes de joie en apprenant que son vengeur n'était que légèrement blessé.

« Ah ! si j'avais un moyen de reconnaître un pareil dévouement ! disait-il, mais quoi ? quoi ? »

Saisissant la balle au bond, le jeune homme allait s'expliquer :

« Ne parlez pas ! s'écria vivement Livarot, ne vous fatiguez pas, votre médecin a dû vous défendre de parler ; d'ailleurs je me sauve, ma femme et ma fille sont impatientes de savoir comment je vous ai trouvé. »

Lagrive voulut à toutes forces le retenir, mais le père d'Henriette, alléguant qu'il faut du repos à un malade, se retira en disant :

« A bientôt ! »

Il sortit au moment où entra une vieille dame éplorée et en proie à une vive agitation.

C'était la mère du blessé qui, informée de l'accident arrivé à son fils, accourait près de lui. Elle fut bientôt rassurée sur l'état de son cher malade.

« Mais pourquoi ce duel, méchant enfant ? ce duel où tu pouvais perdre la vie.

— Je me suis battu, mère, pour l'homme que tu viens de voir sortir d'ici au moment où tu y entraais.

— Ah ! je n'ai vu personne, je t'assure, personne autre que



toi ; mais cet homme pour qui tu as exposé tes jours... je ne comprends pas, il ne t'est rien.

— Après ce que j'ai fait, il me sera peut-être tout, après toi, mère. »

Lagrive fit alors connaître ses projets et ses espérances, et sur son désir, sa mère consentit à ce qu'il la conduisit chez le banquier pour la présenter à ce qu'il appelait déjà sa future famille, après quoi elle demanderait pour lui la main de Mademoiselle Henriette.

Quelques jours après, la mère et le fils, le bras encore endolori, se rendaient au numéro 24 du faubourg Poissonnière.

« Monsieur Livarot ? demanda le jeune homme à une femme assise dans sa loge.

— C'est ici, monsieur ; c'est à lui-même que vous désirez parler ?

— Mais... sans doute, répondit-il, surpris de la question.

— C'est que, ajouta la femme, il n'a guère le temps dans ce moment ici, son épouse également ; pas plus tard qu'avant-hier, on a demandé leur demoiselle en mariage.

— Mademoiselle Henriette ? s'écria Lagrive.

— Oui, vous la connaissez ?... une jeune personne bien recommandable, c'est sage, travailleur ! Elle est piqueuse de bottines, et...

— Mais, interrompit impatiemment Lagrive, je demande M. Livarot, le banquier.

— Un banquier?... Il n'y a pas de banquier dans cette maison, je crois du moins, car je ne suis pas la concierge ; elle est sortie justement au sujet du mariage, et le père doit être à balayer les escaliers ; je vais l'appeler :

« M. Livarot, il y a là un monsieur qui vous demande ! » cria-t-elle.

Et Livarot parut bientôt, affublé d'un grand tablier et un balai à la main. Un monsieur qui me... dit-il, puis reconnais-



sant Lagrive, il poussa un cri de joie, en tendant vivement les deux mains.

Le jeune homme, ahuri, se recula, l'air courroucé, pour échapper à l'étreinte ; puis, brusquement :

« Ah ! non, dit-il, elle est trop drôle, j'aime mieux en rire. »

Et en effet, il rit de bon cœur en voyant le visage stupéfait du concierge.

Et, à sa mère qui semblait lui demander, du regard, une explication :

« Non, dit-il, comme drôlerie, c'est une merveille. Voilà un bonhomme que j'ai conduit dans ma voiture, à qui j'ai donné une loge de théâtre où j'ai fait apporter des glaces, du punch, etc., etc., dont j'ai promené à mon bras, en plein foyer, la piqueuse de bottines qu'il a pour fille ; pour qui je me suis fait donner un coup d'épée, et quand je viens pour rendre visite à M. Livarot, banquier, je trouve un portier de ce nom !

— Mais... je... ne... » balbutiait le brave homme abasourdi.

Et Lagrive de crier :

« Cordon, s'il vous plaît ! puis entraînant sa mère : Je te conterai cela, viens ! Non, elle est trop bonne ! »

Et il entraîna sa mère en riant de plus belle.

JULES MOINAUX.

(Illustrations de E. Cottin.)



NE FORÇONS POINT NOTRE TALENT

PAR AUGUSTE VIMAR

